

# Les Signes des Temps

„Quand vous verrez toutes ces choses, sachez que le Fils de l'homme est proche et à la porte.“ Matth. 24 : 33.

5<sup>ME</sup> ANNÉE, NO. 1.

BALE (SUISSE), JUILLET 1880.

49<sup>ME</sup> NUMÉRO.

## LES SIGNES DES TEMPS

JOURNAL MENSUEL

publié par la Société des Adventistes du Septième Jour.

COMITÉ de la Société. { J. N. Andrews,  
J. Erzenberger,  
Pierre Schild.

PRIX D'ABONNEMENT FR. 5  
par an ou par volume de 12 numéros.

S'adresser : Bureau des «SIGNES DES TEMPS»  
Bâle (Suisse).

### UN TENDRE APPEL.

Pour toi, j'ai donné ma vie,  
Pour toi, j'ai versé mon sang ;  
Ton âme, à Satan ravie,  
Echappe à son bras puissant.  
L'amour qui se sacrifie,  
L'as-tu saisi par la foi ?  
Pour toi, j'ai donné ma vie :  
Pécheur, qu'as-tu fait pour moi ?

Pour toi, j'ai quitté mon Père,  
Mon trône dans les hauts cieux,  
Le séjour de la lumière,  
Les alléluia joyeux.  
Pauvre, isolé sur la terre,  
Moi, le grand et puissant Roi,  
Pour toi, j'ai quitté mon Père :  
Toi, qu'as-tu laissé pour moi ?

Pour toi, j'ai pris la souffrance,  
Pour toi, j'ai versé des pleurs :  
J'ai, dans mon amour immense,  
Bu ta coupe de douleurs ;  
Mon pardon, ma délivrance,  
Mon salut : tout est à toi !  
Pour toi, j'ai pris la souffrance :  
Ah ! qu'as-tu souffert pour moi ?

Veux-tu me donner ta vie ?  
Veux-tu me donner ton cœur ?  
Renoncer à ta folie,  
Et du mal être vainqueur ?  
Ton âme heureuse et bénie  
Vivra d'amour et de foi ;  
Veux-tu me donner ta vie ?  
Pécheur, je suis mort pour toi !

—LA CHAMBRE HAUTE.

## Articles Variés.

### COMMENT LE CONCILE DU VATICAN

ÉTABLIT L'INFAILLIBILITÉ DU PAPE.

PREMIER ARTICLE.

Tous les catholiques romains dévots et fidèles se souviendront longtemps du huit décembre 1869, non-seulement comme d'un jour consacré à l'Immaculée Conception de Marie, Mère de Dieu, mais encore comme d'un jour auquel le Concile Œcuménique, convoqué par le pape Pie IX, s'assembla dans la ville éternelle pour recevoir sa bénédiction, et inaugurer, par des cérémonies

publiques appropriées à cette occasion, ses travaux pour la purification de la foi, le renversement de l'hérésie, et l'humiliation et la défaite de la raison humaine, ce principal destructeur de l'humanité ! Les cérémonies qui ont caractérisé cet anniversaire du millénium du monde étaient dignes de cette occasion solennelle.

L'inclémence du temps ne ralentit nullement l'enthousiasme des milliers de pèlerins venus de toutes les parties du globe, pour assister à l'ouverture du Concile, et pour recueillir les miettes de la bénédiction papale qui tombaient de la table des évêques et des cardinaux. Longtemps avant l'aurore, le son des cloches et le bruit retentissant du canon annonça l'approche de la fête. A la pâle lumière des réverbères de la ville, des centaines de personnes, à pied et en voiture, se pressaient déjà vers le grand temple [l'église de St. Pierre], qui devait être ce jour-là réellement rempli pour la première fois depuis son érection. A huit heures il semblait être rempli, à neuf heures il était comble. Quatre-vingt-dix mille personnes, dit un témoin oculaire, étaient réunies sous son dôme. La foule était si compacte qu'on était serré comme des anchois. Des hommes forts s'évanouissaient et étaient emportés hors de l'église pour faire place à d'autres plus résolus ou plus audacieux. On y voyait une population mélangée. La Sainte Mère Eglise ne connaît d'autre aristocratie que la sienne. Riches et pauvres se rencontrent sur un niveau commun devant son autel. Dans la chambre du concile, une galerie avait été préparée pour les têtes couronnées. La belle reine du Wurtemberg, l'Impératrice d'Autriche, l'ex-Reine de Naples, et le Grand Duc et la Grande Duchesse de Toscane figuraient au nombre des souverains présents. Une seconde galerie était réservée aux divers ambassadeurs envoyés à la Cour de Rome. Le reste de cette vaste assemblée avait à attendre une occasion favorable, exercer leur habileté et leur force, ou acheter les gardes par de présents, afin d'obtenir le privilège de voir l'auguste cérémonie de l'inauguration, ou pour avoir le privilège plus douteux encore d'entendre peu, de voir encore moins, mais de pouvoir dire dans la suite : «J'ai assisté à l'ouverture du Concile Œcuménique.» Prêtres et laïques, nobles et paysans, hommes et femmes de toutes nationalités, religions et races se rencontraient dans une réunion commune. Ici, groupés ensemble, on voyait une troupe de religieux nu-pieds et nu-jambes dont les visages rubiconds témoignaient de leur bonne chère, et dont les membres musculeux annonçaient une santé robuste. Un peu plus loin étaient réunis une bande de moines vêtus de noir, immobiles comme des statues ; leurs yeux vifs et perçants brillaient à travers les orifices pratiqués dans leurs capuchons noirs qui enveloppaient complètement leurs têtes. Côté à côté on

voyait la dame couverte de bijoux et de pierreries et la mendiant en haillons. Dans l'espace d'un mètre carré, au milieu du bourdonnement des voix, vous auriez pu entendre parler le français, l'anglais, l'allemand, l'espagnol, l'italien et l'arménien. Cette diversité de langues pouvait rappeler aux spectateurs dévots la fête de la Pentecôte ; aux moqueurs, la Tour de Babel.

La chambre du conseil avait été préparée pour le Concile dans le bras Nord de la grande cathédrale de St-Pierre. Cette chambre elle-même constituerait à elle seule une magnifique église. Elle a 66 mètres de long sur 33 de large et 50 de hauteur. Il serait difficile de trouver dans tout le monde civilisé une chambre d'une moyenne dimension, si peu adaptée à la discussion, mais mieux adaptée aux représentations théâtrales.

Ni peines ni dépenses n'avaient été épargnées pour rendre cette portion de la grande cathédrale digne de l'auguste assemblée qui devait l'occuper.

La somme dépensée en ornements et en décorations aurait suffi pour élever un temple magnifique. Elle fut estimée à près de fr. 600,000. Une haute cloison tapissée séparait le «lieu très-saint» des parvis extérieurs. Il y avait au centre de grandes portes à deux battants qui, en s'ouvrant, permettaient au public de voir les pères réunis en concile pendant leurs sessions publiques occasionnelles. A l'extérieur, au-dessus de l'entrée on voyait une représentation frappante de Christ, assis sur son trône de gloire, tenant d'une main l'évangile ouvert et de l'autre bénissant le peuple. Sur les portes on lisait les dernières paroles du Sauveur écrites en latin : «Allez donc et instruisez toutes les nations ; et voici, je suis toujours avec vous jusqu'à la fin du monde.»

A l'intérieur on voyait une représentation de l'Immaculée Conception, avec une autre inscription à l'honneur de celui [Pie IX] «qui seul a détruit toutes les hérésies.» A l'autre bout de la salle du conseil, sur un trône magnifique flanqué par les sièges des cardinaux, était placée la chaise du successeur du saint pêcheur de la mer de Galilée. Un grand tableau représentant la descente du St-Esprit le jour de la Pentecôte, était suspendu en arrière au-dessus de son trône. D'autres tableaux, représentant le Concile Apostolique de Jérusalem, les Conciles de Nicée, d'Ephèse et de Trente, les principaux docteurs de l'église, et les papes qui ont présidé aux Conciles Généraux, étaient propres à rappeler aux saints pères que, dans toute leur œuvre ils étaient entourés d'une nuée de témoins célestes aussi bien que d'une multitude de témoins terrestres. Entre les portes d'entrées et le trône papal étaient placés l'autel et la chaire, et de chaque côté s'élevaient, rangée après rangée, les sièges des évêques d'où ils pouvaient regarder en bas au-dessous d'eux les

places destinées aux sténographes et aux fonctionnaires subalternes. Les dalles étaient couvertes d'un tapis magnifique offert par Sa Majesté, le roi de Prusse; et la splendeur de l'architecture de cette salle, que tous les trésors de l'art de l'Italie réunis contribuent à rendre sans égale dans le monde, était rehaussée par les tapisseries antiques, et les draperies splendides de vert, d'écarlate et de cramoisi qui couvraient les sièges préparés pour les ecclésiastiques.

L'ouverture du Concile avait été fixée pour huit heures et demie du matin, mais il était neuf heures et demie avant que le son du canon annonçât l'approche de la procession des ecclésiastiques. Le murmure de cette immense audience cesse. L'assemblée tout entière est pénétrée du sentiment d'une attente solennelle. Le moins dévot même entre pour un instant dans l'esprit de l'assemblée, et subit cette influence subtile qui s'empare du cœur et qui charme l'imagination d'une manière si magique, sans affecter le jugement. D'un chœur invisible le chant solennel du *Veni Creator*, s'élève et retombe en cadences harmonieuses. La sainte procession franchit le seuil de l'église. Elle avance le long de l'aile entre de longues rangées de soldats dont l'office est de tenir en arrière la foule muette et immobile. Les chapelains, les chambellans et d'autres officiers inférieurs ouvrent la marche. Ensuite viennent les abbés, les évêques et les archevêques; puis par ordre de rang viennent les primats, les patriarches et les cardinaux. Ces derniers précèdent le saint Père qui paraît porté dans une chaise officielle semblable à celle dans laquelle les édiles et les sénateurs étaient portés pendant la république romaine. Un crucifix d'or, don du marquis de Bute, est porté devant lui. Des prélats, des pronotaires, des généraux d'ordre, et des officiers subalternes ferment la marche. Chaque officier s'arrête un instant pour se prosterner avec respect devant le grand autel où est exposé le saint sacrement. Tous, depuis le pape jusqu'au simple sténographe, accomplissent ce même acte d'adoration.

Il est douteux que le monde ait jamais vu une plus grande diversité de vêtements splendides. «Ni la Reine de Scéba,» dit une de nos correspondantes, ni «Salomon dans toute sa gloire» n'a été vêtu comme l'un d'eux. On y voyait des robes trainantes, en satin couleur crème, richement ornées de broderies d'or, des étoles étincelantes de pierres précieuses, des capuchons, des collets et des palliums éclatants ou faits de dentelle excessivement fine, des palliums et des jupes de satin jaune bordés d'hermine et de tissu d'argent sur lesquels étincelaient les plus belles fleurs du printemps. L'habillement des évêques Orientaux était remarquablement riche, de pourpre de Tyr, travaillé avec de l'or et des pierres précieuses; tandis que leurs turbans de diamants, recevant la lumière de nombreux luminaires étincelaient comme les couleurs du prisme. Ensuite les cardinaux dans leurs brillants palliums d'écarlate, frangés d'or, leurs collets et leurs capuchons de la même brillante couleur, formaient en vérité un beau contraste dans ce spectacle magnifique.» A la fin venait le saint Père, le personnage le plus important de la procession; il était entièrement habillé de blanc et d'or; sa robe de gros satin, travaillé jusqu'aux genoux avec des guirlandes de roses brodées d'or; son pallium, son étole et son collet de satin blanc, et étincelant de diamants sur sa poitrine, et enfin sa mitre d'étoffe d'or sur sa tête.

Toutefois ce n'était point cet étale magnifique de brillantes couleurs de cramoisi et d'écarlate, de jaune et de pourpre, d'or et d'argent et de pierres précieuses, qui pour le moment pénétrait les hommes les plus sceptiques d'un certain sentiment de crainte. Ces sept cents prélats représentaient presque deux cents millions d'adhérents. Ils étaient venus de toutes nations et parlaient presque toutes les langues connues. Les Coptes, les Perses, les Grecs, les Syriens, les Espagnols, les Portugais, les Hongrois, les Allemands, les Français, les Norvégiens, les Italiens et les Anglais, étaient représentés dans cette assemblée. On y voyait des hommes qui avaient possédé des fortunes princières en France et en Allemagne; d'autres venant de stations missionnaires éloignées, lesquels, par leurs vœux volontaires de pauvreté, avaient consacré tous leurs biens à la mère église; des hommes qui, en richesses et en gloire, avaient égalé les rois; des hommes appartenant à la démocratie américaine, gouverneurs spirituels de leurs assemblées, mais leurs égaux en politique; des hommes instruits dans toute la science et la sagesse de l'église, dans les langues anciennes et dans les sciences modernes; des hommes qui ne connaissaient que leur langue maternelle ou même qui ne la connaissait qu'imparfaitement; des hommes mûris par toute la culture de l'Europe, et des hommes élevés dans la civilisation plus simple et plus rude de l'Arménie et de la Nestorie; des hommes nés pour gouverner et d'autres pour une soumission absolue; des hommes, mais en petit nombre, aux visages obèses, stupides et sans expression; des hommes dont les regards perçants et l'expression pénétrante proclamaient leur ruse, des hommes au regard honnête et franc, au front élevé, possédant une grande force intellectuelle; des hommes à l'air noble, dont la devise de leur vie est écrite sur leurs fronts de manière à ne pouvoir s'y méprendre, disant la vérité d'une manière aimable; des hommes, en petit nombre, dont le feu de la jeunesse brillait encore dans leurs yeux et donnait de l'élasticité à leur démarche vigoureuse; des hommes dont une grande partie ressentaient déjà les infirmités de l'âge, et dont les cheveux blancs étaient le principal ornement. Quelques-uns avaient plus de quatre-vingts ans; un grand nombre avaient passé soixante-dix; il n'y en avait que très-peu au-dessous de soixante. Telles sont les impressions que ce pompeux et magnifique apparat produisait sur l'esprit des spectateurs. Nul autre potentat dans la chrétienté n'aurait pu réunir une telle assemblée. Nul autre potentat n'aurait pu leur préparer une réception aussi magnifique.

A Rome, on s'étudie à frapper les regards du public par des scènes imposantes. L'art est encore au service de l'église, mais il n'a pas conservé sa sublimité. Il a enseveli dans la tombe du passé les gloires de Raphaël et de Michel-Ange; il y a substitué celui des décorations et des postures, lequel est presque arrivé à la perfection. L'inauguration du Concile Œcuménique était, en vérité, un tableau religieux des plus sublimes. Les portes ouvertes dans la paroi tapissée servaient comme de cadre au tableau. Aux spectateurs du dehors, le Concile lui-même semblait être un tableau vivant, ressemblant plutôt à quelque gravure d'un vieux livre de messe qu'à une réalité. La lumière obscurcie et l'atmosphère étrange produites par la lumière des nombreuses bougies ajoutaient à l'illusion. Cette cérémonie religieuse, la plus grande et la plus

imposante du siècle fut aussi la plus sublime dans l'exécution musicale. Tantôt on n'entendait qu'une voix seule, celle du pape, forte et mélodieuse, malgré son âge, tantôt un chœur de sept cents voix entonnait la réponse, puis de temps en temps l'immense assemblée composée de quatre-vingt-dix mille personnes s'unissait pour prononcer un profond amen. Et lorsque l'un après l'autre, prêtres, évêques, archevêques, primats, patriarches et cardinaux, s'approchant tour à tour s'agenouillèrent devant le représentant de Dieu pour baiser son pied, son genou ou sa main, et recevoir sa bénédiction, quelque chose de plus que le simple effet esthétique de leurs robes éblouissantes se fit voir ou plutôt sentir. Un sentiment de révérence approchant de l'adoration pénétra tous les spectateurs. Il ne fallait rien moins que la pure lumière du jour, et le tumulte de la vie active du dehors pour dissiper cette émotion, même des cœurs de ceux qui avaient le moins de foi au culte des héros, et qui étaient le moins disposés à faire de Pie IX leur héros, quelque disposés qu'ils eussent pu être d'ailleurs au culte des héros.—*Harper's Magazine. Déc. 1870.*

#### CONDITION EFFRAYANTE DE LA TURQUIE D'ASIE.

IL y a deux mois qu'en écrivant concernant la question arménienne, je fis allusion, accessoirement, à la condition actuelle de l'Asie-Mineure; mais c'est une histoire trop solennelle pour être passée sous silence. Si quelqu'un désire savoir ce que c'est que de vivre parmi les ruines d'un empire en décadence, qu'il vienne maintenant fixer sa résidence dans l'Asie-Mineure. Il ne cessera jamais de prier que son pays natal soit à jamais préservé d'une semblable calamité. Ce sont non-seulement les chrétiens qui souffrent, mais la population tout entière. La famine, dans ses formes les plus affreuses, exerce ses ravages sur des provinces entières, et semble même braver les palais dorés de Constantinople. A quelque distance de Constantinople se trouve une province bien connue de ceux qui s'occupent de l'œuvre missionnaire en Turquie, renommée comme étant la première où les protestants arméniens entreprirent volontairement de soutenir leur propre pasteur, lequel se soumit avec joie à de grandes privations, afin d'aider au peuple à gagner leur indépendance. Le nom de cette province est Adabazaar, près de la Nicomédie. Les Turcs envoyèrent dans ce petit territoire 40,000 Circassiens armés, sans leur donner des vivres, et sans prendre des mesures pour protéger la population de la province composée de Turcs et d'Arméniens. C'est en vain que depuis un an le peuple fait appel au gouvernement turc et aux ambassadeurs étrangers pour obtenir de la protection. Des députations sont arrivées, des consuls ont été envoyés sur les lieux pour faire des enquêtes, mais aucune mesure d'amélioration n'a encore été prise. Les premières nouvelles qui nous parvinrent de leur détresse, nous informèrent que tous les chevaux et tout le bétail avaient été dérobés par les Circassiens, ensuite, nous apprîmes que des vols et des meurtres se commettaient chaque jour; que le peuple n'osait sortir des villages; d'autres rapports nous communiquèrent la nouvelle que des centaines de personnes mouraient de faim, et finalement que les Circassiens s'étaient emparés des champs cultivés, et qu'il est probable que la population sans défense soit massacrée. Dans ces circonstances le

gouvernement n'a fait autre chose que de percevoir impérieusement des impôts. Le peuple est, non sans raison, plongé dans un profond désespoir. Que lui reste-t-il à faire sinon à se résigner à mourir ? Les Circassiens ne sont pas non plus les seuls à blâmer dans ces choses. Ce sont des sauvages, susceptibles de civilisation, mais non civilisés. Ils n'ont rien à manger ; ils sont armés, et on ne peut pas s'attendre à ce qu'ils se laissent mourir de faim, aussi longtemps qu'il y aura quelque chose à prendre. Les hommes civilisés mêmes, en semblables circonstances adopteraient très-probablement la pratique de la théorie enseignant que le plus digne doit survivre, et décideraient que, selon leur jugement, ils appartiennent à la classe de ceux qui doivent survivre. La faute réelle repose sur le gouvernement turc ; d'abord en envoyant les Circassiens dans cette province, ensuite, en ne pourvoyant pas à leurs besoins, et en ne faisant aucun effort pour maintenir l'ordre parmi eux. Si de telles choses arrivent à 160 kilom. de distance de Constantinople, que peut-on attendre des provinces plus éloignées ?

Partout, la population turque souffre par suite des pertes occasionnées par la guerre. D'un million d'hommes robustes et vigoureux, mariés pour la plupart, qui avaient été forcés de servir pendant la guerre, un tiers seulement survécurent et rentrèrent dans leurs foyers. Tous ces hommes étaient turcs, et leurs familles ont été abandonnées à la charge des villages. Le gouvernement n'a rien payé pour le service de ces soldats ; il ne paie non plus aucune pension, mais avec un main de fer, il exige les mêmes impôts qu'auparavant. Le gouvernement a anéanti la valeur, d'abord du papier-monnaie, ensuite de la monnaie de cuivre, et maintenant, par un nouveau décret, il vient de réduire de moitié la valeur de toutes les autres monnaies en circulation dans l'Asie-Mineure. Cette perte a lourdement accablé la classe pauvre de la population turque. Dans tout autre pays, le peuple aurait depuis longtemps soulevé une révolte et détrôné le Sultan, mais le peuple turc est privé de chefs. Il n'y a plus comme autrefois de Beys qui, à la vérité opprimaient le peuple selon leur volonté, mais qui aussi le protégeaient et le conduisaient. Il ne se trouve personne maintenant pour élever l'étendard de la révolte. Le patient Musulman accepte les décrets du sort, et tranquillement meurt de faim. Des hommes, des femmes et des enfants meurent ainsi par centaines dans toute l'Asie-Mineure. Ces Turcs anatoliens ne sont pas un peuple qu'on doive ainsi laisser périr. Ce sont les meilleurs hommes qui restent des anciens Osmanlis et des Seljuks, et sous un bon gouvernement, ils deviendraient les meilleurs sujets possibles. Ils ont beaucoup de nobles qualités qui commandent la sympathie du monde, mais le monde semble peu se soucier d'eux.

Les Arméniens, surtout dans l'Arménie même, sont par grand nombre moissonnés par la famine. Les autorités ecclésiastiques, les missionnaires américains et les consuls ont proclamé leurs souffrances au monde et ont fait des appels pour obtenir du secours. Ici des sommes considérables ont été souscrites en leur faveur. Mais ce qu'il y a de plus affligeant concernant cette famine, c'est le fait qu'elle a été amenée plutôt par une mauvaise administration du gouvernement que par des causes naturelles, quoique ces dernières l'aient aggravée. Pendant plus de trois ans on a laissé les Kourdistan ravager ces provinces. Pendant

le même temps le peuple a été écrasé d'impôts excessifs, et les fonctionnaires publics se sont accordés avec les riches pour soustraire entièrement au peuple les vivres qu'il y a dans le pays. Nous recevons les mêmes rapports de Mésopotamie. Il y a partout une plus grande oppression, de plus lourds impôts, une plus mauvaise administration et moins de protection que jamais, et partout le peuple meurt d'inanition. Les consuls anglais disent que d'affreux massacres par tout le pays sont imminents, et des lettres, venant des districts frappés par la famine, annoncent que les infortunés qui vivent de racines, d'herbes et de terre meurent d'une maladie qui ressemble à la peste. Si cette affreuse « mort noire » s'introduisait réellement parmi la population agonisante de l'Asie-Mineure, elle ferait inévitablement de terribles ravages par tout le monde, et exécuterait ainsi le jugement divin sur les nations européennes qui, pour leur égoïsme, leur intérêt propre et leur jalousie ont trouvé bon de conserver « l'intégrité et l'indépendance de l'empire ottoman. » Toutefois, c'est du moins une consolation de savoir que nous n'aurons plus en Turquie de réformés de Beaconsfield ; que le peuple anglais a profité de la première occasion qu'il a trouvée pour anéantir la politique de l'homme qui a déclaré que les discours de Mr Gladstone étaient un crime plus grand que les massacres de la Bulgarie. Je souhaite seulement qu'il soit condamné à passer le reste de ses jours dans l'Asie-Mineure, qui a été, depuis 1878, sous sa protection spéciale. C'est un grand homme, un homme étonnant, je ne veux pas le nier ; mais il a été pour le peuple de l'Orient un véritable fléau. Je crois qu'il avait l'intention d'annexer finalement l'Asie-Mineure à l'empire britannique. S'il l'avait fait lorsqu'il était au pouvoir, le peuple lui aurait pardonné le passé ; mais dans l'état de choses actuel, son nom sera maudit dans les contrées de l'Orient pendant bien des générations.

D'autres parties de la Turquie d'Asie sont dans un état d'anarchie voisin de la révolution, et ici l'opinion des ambassades est que la population arabe de l'empire peut être la première à secouer le joug de l'esclavage turc. Il y a sans doute dans ce moment une grande conspiration s'étendant de l'Arabie aux montagnes du Kourdistan, conspiration qui, d'un jour à l'autre, peut avoir pour résultat une rébellion ouverte. Au fait, l'Arabie est déjà en rébellion et la Syrie est prête à la suivre. Ces Arabes surpassent les Turcs de beaucoup en intelligence et ils les haïssent profondément. Depuis longtemps ils attendent un chef pour élever l'étendard de la révolte. Mithad-Pacha, actuellement gouverneur de la Syrie, espère profiter de ce sentiment pour s'assurer la possession de la Syrie. Ce fait est bien connu à Constantinople et en Europe ; mais il est très-à craindre qu'il puisse obtenir la sympathie des Arabes. Il est lui-même natif de Bulgarie, et je crois, un Musulman slave ; mais en Syrie il est considéré comme turc, et l'espoir qu'il a de réussir se trouve principalement dans la réputation qu'il s'est acquise en Europe. Les gouvernements européens n'ont pas une grande confiance en lui. Néanmoins il court une certaine chance de gagner en sa faveur l'intervention de quelques puissances européennes, vu qu'il est gouverneur actuel, et que l'Europe n'a aucun désir de voir l'anarchie régner en Syrie.

A Constantinople, tout est tranquille. Le Sultan a fait en sorte de concentrer dans ses propres mains le gouvernement tout en-

tier. Les Ministres n'ont aucun pouvoir, et même les règles ordinaires de la police doivent être portées au palais pour être examinées et approuvées par le Sultan lui-même. De telles mesures causent une complète stagnation dans les affaires du gouvernement. Le conseil des ministres a maintenant environ 4,000 cas d'affaires en litige, et le nombre augmente chaque jour. Il existe une grande détresse parmi le pauvre peuple, et une complète inactivité dans les affaires commerciales. Les vols et les meurtres sont à l'ordre du jour, de sorte qu'il ne serait prudent pour personne de s'éloigner de la ville sans compromettre sa sûreté personnelle, toutefois il n'existe aucun signe visible de mécontentement. Le peuple emploie un langage très-violent, même dans les places publiques ; mais nous avons dans la ville 40,000 soldats, et personne ne semble disposé à soulever une révolte. Les fonctionnaires du gouvernement ne sont pas payés, mais la plupart d'entre eux réussissent à obtenir leur subsistance en pillant tout ce qui se trouve à leur portée, et ils se soumettent à leur sort. Néanmoins il existe un sentiment général d'inquiétude, et on pense que, dans l'espace de quelques mois, les puissances européennes interviendront dans les affaires de la Turquie.—*Correspondant du Christian Union, Constantinople, 6 avril, 1880.*

#### TÉMOIGNAGE DU DR. HOLLAND CONTRE LE VIN.

Le Dr. Holland qui a récemment visité la Suisse et d'autres pays vignobles donne comme suit le résultat de ses observations. Ce témoignage important de la part d'un homme si compétent en cette matière, sera lu avec intérêt. Il est de nature à décider la question quant à « l'utilité du vin fait avec le pur jus du raisin, et quant à la propriété que plusieurs lui attribuent de diminuer l'ivrognerie. » Nous citons ses paroles :

On ne peut mettre en question le fait que le peuple serait meilleur, mieux portant, plus heureux et plus prospère, s'il n'y avait pas une seule vigne dans le canton. On nous a dit en Amérique, et je l'ai cru fermement, que si on procurait au peuple un vin naturel, il ne s'enivrerait pas ; que son penchant pour les breuvages stimulants serait satisfait d'une manière non-seulement inoffensive pour les mœurs, mais encore profitable à la santé. Aujourd'hui je suis entièrement désabusé. Les habitants de la Suisse boivent leur vin blanc naturel jusqu'à ce qu'ils soient ivres. Il serait difficile de trouver dans aucune ville américaine, une classe d'individus plus ivres que ceux qui rôdent autour des nombreux cafés de ce pays. La grande différence qui existe entre l'ivrognerie d'une ville américaine et l'ivrognerie d'une ville suisse consiste en ce que l'homme qui a bu du vin est jovial et de bonne humeur, tandis que celui qui a bu de l'eau-de-vie est un démoniaque. Dans le premier cas, il n'arrive ni meurtres, ni combats, ni querelles. L'excitation se manifeste par des chants, des cris, et toute sortes de propos insensés. C'est alors que l'on remarque les visages fleuris des anciens buveurs de vin blanc. Si vous pouvez vous représenter un chou-fleur, de la couleur de notre chou rouge ordinaire, vous aurez une idée très-exacte des visages qu'il n'est pas rare de rencontrer dans tous ces pays vignobles. Ainsi je suis parfaitement convaincu concernant cette question. Le vin naturel n'est point un remède contre l'ivrognerie. Ici l'intempérance existe au même degré qu'en Amérique, et ce qui est pis, c'est que l'opinion publique ne la réprime point. On donne du vin aux enfants,

et toutes les classes de la société le considèrent comme étant un breuvage parfaitement légitime. Ne trouvant point de remède contre l'intempérance dans la loi de l'Etat du Maine en Amérique, loi prohibant le trafic des spiritueux, ni dans les divers modes et les divers mouvements de la réforme sur cette question, j'espérais, avec bien d'autres personnes, le trouver dans l'usage abondant d'un vin pur et naturel, et comparativement inoffensif, mais maintenant je n'ai plus rien à espérer de ce côté-là. Je crois fermement que les vins de la Suisse ne sont d'aucune utilité, si ce n'est d'empêcher l'usage de l'eau-de-vie, quoique les avantages du vin sur l'eau-de-vie ne soient pas très-grands. L'ivrognerie a fait des progrès constants en proportion de l'étendue croissante de la culture de la vigne: tel est le témoignage des hommes les plus sages de la Suisse, qui ont le plus à cœur le bien du peuple. Ils déplorent la plantation d'une vigne nouvelle, tout comme nous, dans notre pays, nous regrettons l'établissement d'un nouveau cabaret. Ils n'en attendent aucun bien pour qui que ce soit. Ils savent et sentent profondément que toute entreprise vignoble est une source de dégradation pour leur pays.

Une grande portion du terrain dans le canton de Vaud est envahi par la culture de la vigne, et il est clair que tout le vin qui se récolte en Suisse, se consomme dans le pays, puisqu'on n'entend jamais parler à l'étranger des vins de la Suisse. On m'a assuré que le vin récolté dans ce canton se consomme principalement dans le canton même. De Villeneuve à Morges, environ 40 kilomètres de distance, tout le long du bord du lac, en moyenne 800 mètres de largeur, tout le terrain est complanté de vignes. On pourrait dire presque avec une entière vérité que, par tout le territoire que je décris, on ne cultive autre chose que la vigne. Pendant les trois dernières semaines, la population ouvrière toute entière, hommes et femmes, a été dans ces vignes occupée à cueillir les raisins. Les chars sont employés à transporter les immenses tonneaux de vin nouveau, du pressoir à la cave du propriétaire, à celle du marchand qui l'a acheté, et à la gare pour être transporté au dépôt du spéculateur, dans d'autres parties du pays. Le peuple cherche à attacher aux vendanges quelque chose de romantique. On promène par les rues ces immenses tonneaux ayant un beau bouquet de fleurs dans la bonde; mais ce que j'ai vu ici des effets du vin me révèle que tout cet étalage n'est qu'une farce.

Avant mon départ d'Amérique, on m'avait dit qu'en Europe je serais obligé de boire du vin ou de la bière. Un de mes amis, un pasteur, m'assura que je ne pourrais, sans danger pour ma santé, voyager en Angleterre sans boire de la bière. Comme je n'aimais pas la bière, la perspective de ce qui m'attendait n'était pas réjouissante, et je ne savais quel parti prendre. Cependant je ne bus point de bière, et je traversai l'Angleterre sans éprouver la moindre souffrance. Pas un de ceux qui étaient avec moi ne but de la bière, et tous, non-seulement survécurent, mais encore se trouvèrent bien mieux pour avoir bu de l'eau, l'eau si malsaine de la Grande Bretagne! A Paris, je pris du vin rouge ordinaire. En Suisse, je continuai à en prendre avec grande modération, jusqu'à ce que je fus parfaitement convaincu que chaque verre que je buvais nuisait, non-seulement à ma santé, mais encore à mon confort. Maintenant je ne bois point de vin du tout, et, parmi ceux qui ont voyagé avec moi, celui qui n'a bu que de

l'eau depuis son départ d'Amérique n'en a pas éprouvé la plus légère indisposition. Nous avons tous conclu que l'usage du vin est tout aussi inutile en Europe qu'en Amérique, et qu'il n'y a pas de plus grande erreur que celle de supposer que l'alcool, sous une forme quelconque, soit nécessaire comme breuvage habituel.

### NE METTEZ PAS DU SABLE SUR LES AXES.

UNE personne qui n'a pas la capacité de beaucoup aider, peut souvent être un grand obstacle. Il n'est pas nécessaire de posséder de grands talents pour mettre des obstacles au travail des autres. Un garçon malicieux n'aurait pas besoin d'être très-habile pour se tenir près d'une machine et semer un peu de sable sur les axes polis et brillants sur lesquels tournent les roues. Il pourrait le faire facilement et promptement sans être même remarqué; mais le sable sur les axes, se mêlant à l'huile, diminuerait la vitesse du mouvement, consumerait la force, finirait par user les axes, endommagerait les coussinets, empêcherait le mouvement, et dérangerait et gênerait la machine. Si le garçon essayait d'introduire dans la machine des cailloux ou des pierres, il causerait moins de dommage, car on verrait aussitôt les pierres et on les enlèverait, mais le mal est d'autant plus à craindre que le sable est si fin qu'il peut pénétrer partout sans qu'on s'en aperçoive.

Il y a dans l'église de Christ des hommes qui n'ont jamais montré une grande habileté pour projeter ou exécuter quelque chose d'important. Leur principal don semble être celui de mettre du sable sur les axes. Ils peuvent être un empêchement dans le chemin de leurs semblables; ils peuvent manifester un esprit de murmure et de mécontentement, pervertir, et semer la jalousie, la dissension et les soupçons, d'une manière aussi invisible, mais tout aussi effective qu'un garçon peut semer du sable dans les coussinets d'une machine. Personne ne peut soupçonner ce qu'ils font; ni les accuser de leurs méfaits; mais une influence de défiance se répand, et l'œuvre de Dieu est empêchée par des combinaisons et des artifices secrets; les hommes qui sont à la tête de l'œuvre sont surchargés, découragés, et usés, de nobles entreprises échouent et sont abandonnées. Chacun remarque que les choses n'avancent que difficilement, et que quelque chose entrave leur progrès, mais personne ne semble savoir d'où vient la difficulté jusqu'au moment où les choses sont éclaircies, et alors chacun découvre que du sable a été jeté sur les axes.

Un homme n'a pas besoin d'être doué d'une grande capacité pour remplir l'office de semeur de sable. Il n'est pas non plus nécessaire qu'il possède de l'intelligence, du talent, de la grâce, ou de la piété pour accomplir cette œuvre. La vanité, l'envie, la jalousie, l'aigreur et l'intrigue sont des qualifications suffisantes, dans des circonstances ordinaires. Un homme n'a pas besoin d'avoir beaucoup de religion pour censurer les autres. On a vu bien des personnes trouver à redire aux autres sans avoir de la religion du tout. Il n'est pas nécessaire de faire un apprentissage bien long pour savoir jeter du sable sur les axes, celui qui ne sait pas même graisser convenablement une machine pourrait parfaitement y introduire du sable.

Supposons une église dans laquelle il y a seulement quelques personnes qui cherchent à faire quelque chose pour l'œuvre

de Dieu, tandis qu'un certain nombre ne font rien que murmurer de ce que les choses sont faites d'une manière différente de ce qu'elles désireraient. Il y a peut-être une personne qui, par amour pour la cause de Dieu, désire travailler sérieusement, énergiquement et efficacement à l'œuvre du Maître; mais lorsqu'elle aura commencé, il y en aura d'autres, qui n'auront jamais réussi à accomplir une œuvre de quelque importance, qui seront prêtes à jeter du sable sur ses axes, en neutralisant ses efforts, jusqu'à ce que les ouvriers soient découragés et l'œuvre abandonnée; après quoi les semeurs de sable retombent dans un état de quiétude. Ils ont fait ce qu'ils ont pu, et cela consistait tout simplement à empêcher les autres de faire quelque chose, et maintenant ils répètent: «Je vous l'avais bien dit; je savais qu'on ne ferait rien.» La plupart des églises ne possèdent dans leur sein que trop de ces semeurs de sable dont elles pourraient parfaitement se passer; et s'il était possible de remplacer ces hommes par quelques-uns de ceux qui graisseraient la machine, qui l'adoucirait au lieu de l'irriter, et qui seraient aussi empressés à se mettre à l'œuvre que ces semeurs de sable le sont à murmurer, personne n'en souffrirait. Il serait encore bien plus préférable si quelques-uns de ces hommes mêmes cessaient de jeter du sable et commençaient à verser de l'huile. Ils pourraient alors devenir une source de bénédiction et épargner à leurs semblables l'une des plus grandes épreuves de leur vie.—*Safeguard.*

### LA SAMARITAINE.

#### PREMIER ARTICLE.

EN se rendant en Galilée, Jésus devait passer par la Samarie. En allant à pied de lieu en lieu, il saisissait toutes les occasions pour enseigner le peuple. Le Sauveur était fatigué et il s'assit pour se reposer sur le puits de Jacob, tandis que ses disciples allèrent chercher des vivres pour eux et pour leur Maître. Pendant qu'il était assis là, seul, une femme de la Samarie s'approcha sans faire attention à lui, mais lui avait l'œil sur elle, et lorsqu'elle eut tiré de l'eau, il lui demanda à boire.

La Samaritaine fut surprise qu'un Juif lui fit cette requête, et elle répondit: «Comment toi, qui est Juif, me demandes-tu à boire, à moi qui suis une femme samaritaine? car les Juifs n'ont point de communication avec les Samaritains.» Jésus répondit: «Si tu connaissais le don de Dieu, et qui est celui qui te dit: Donne moi à boire, tu lui en aurais demandé toi-même, et il t'aurait donné une eau vive.» Il faisait ici allusion à la grâce divine que lui seul pouvait donner et qui, semblable à de l'eau vive, purifie l'âme, la rafraîchit et la fortifie.

Mais l'intelligence de la femme ne saisit point la signification des paroles de Christ; elle pensait qu'il parlait du puits qui était devant elle, et elle répondit: «Seigneur! tu n'as rien pour puiser, et le puits est profond; d'où aurais-tu donc cette eau vive? Es-tu plus grand que Jacob, notre père, qui nous a donné ce puits, et qui en a bu lui-même?» Elle ne voyait devant elle qu'un voyageur altéré, fatigué et lassé du chemin; et instinctivement elle comparait cet étranger sans apparence avec le grand et digne patriarche.

Jésus ne satisfait pas immédiatement la curiosité de cette femme quant à ce qui le

concernait, mais d'un ton sérieux et solennel, il dit: «Quiconque boit de cette eau, aura encore soif, mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura jamais soif! mais l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau qui jaillira jusqu'à la vie éternelle.»

La femme le regarda avec une attention mêlée d'étonnement; il avait réussi à éveiller son intérêt et à lui inspirer du respect pour lui-même. Elle comprit alors que l'eau à laquelle Jésus faisait allusion n'était pas celle du puits de Jacob, car elle faisait continuellement usage de cette eau-là et elle avait encore soif. Avec une foi remarquable elle lui demanda de lui donner de l'eau dont il parlait afin qu'elle ne vienne plus au puits pour puiser de l'eau.

Jésus n'avait pas l'intention de donner l'idée qu'afin de n'avoir plus soif, il suffisait simplement de boire une seule fois de cette eau vive qu'il donnait, mais il voulait communiquer l'idée que quiconque est uni à Christ, a au-dedans de soi une source d'eau vive de laquelle il puise la force et la grâce nécessaires dans toute circonstance difficile. Des paroles et des actes de justice découlent de cette source et rafraîchissent les cœurs des autres, aussi bien que l'âme de celui dont ils découlent. Jésus-Christ, source inépuisable de cette fontaine, remplit de joie la vie de tous ceux qui viennent à lui pour obtenir de l'aide, et illumine leur sentier. L'amour envers Dieu et la ferme assurance de la vie éternelle se manifesteront par une vie d'obéissance et de fidélité à Dieu qui conduira à la vie éternelle.

Tout à coup Jésus changea le sujet de la conversation, et ordonna à la femme d'appeler son mari. Elle répondit franchement qu'elle n'avait point de mari. Jésus était maintenant parvenu au point où il pouvait la convaincre qu'il avait le pouvoir de lire l'histoire de sa vie, bien qu'il ne la connût pas personnellement auparavant. Il lui parla ainsi: «Tu as fort bien dit: Je n'ai point de mari; car tu as eu cinq maris, et celui que tu as maintenant n'est pas ton mari; tu as dit vrai en cela.»

Jésus avait en vue un double but: il désirait non-seulement réveiller sa conscience quant au péché de sa manière de vivre, mais encore lui prouver qu'une sagesse et une connaissance bien supérieures à celles de l'homme avaient lu les secrets de sa vie. Mais quoiqu'elle ne comprit pas toute la culpabilité de sa manière de vivre, la femme fut grandement étonnée de la sagesse de cet étranger. Avec profonde révérence, elle dit: «Seigneur, je vois que tu es un prophète.» Maintenant ses sentiments personnels s'effaçaient pour faire place à de l'inquiétude concernant les choses religieuses. Elle continua ainsi: «Nos pères ont adoré sur cette montagne, et vous dites, vous autres, que le lieu où il faut adorer est à Jérusalem.»

Cette montagne de Guérizim se trouvait précisément en face de l'endroit où Jésus parlait avec la Samaritaine. Le temple qu'y avait été bâti par les Samaritains avait été démolé, et il n'y restait plus que l'autel. Le lieu du culte avait été un sujet de contention entre les Juifs et les Samaritains. Ces derniers avaient une fois appartenu au peuple d'Israël, mais à cause de leurs transgressions et de leur négligence à obéir aux commandements de Dieu, ils avaient été séparés d'eux. L'Eternel avait permis qu'ils fussent vaincus par une nation idolâtre, les Assyriens, dont la religion avait graduellement corrompu la leur. Ayant encore conservé leur respect pour le vrai Dieu, ils le représentaient par des figures de

bois et de pierre devant lesquelles ils se prosternaient.

Lorsque le temple fut rebâti à Jérusalem, les Samaritains désiraient s'unir aux Juifs dans l'érection de cet édifice. Ce privilège leur fut refusé, et en conséquence, il s'éleva entre les deux peuples une grande animosité. Finalement les Samaritains bâtirent sur le mont Guérizim un temple rival où ils adorèrent suivant les cérémonies que Dieu avait données à Moïse, toutefois leur culte fut entaché d'idolâtrie. Mais les Samaritains eurent à essuyer bien des désastres; leur temple fut détruit par l'ennemi et il semblait que la malédiction de Dieu reposait sur eux.

Ils étaient contraints de croire que Dieu les punissait à cause de leur apostasie. Ils prirent la détermination de se réformer, et ils demandèrent des docteurs des Juifs pour les instruire dans la véritable religion. Par le moyen de cet enseignement, leurs idées devinrent plus claires à l'égard de Dieu et de ce qu'il exigeait d'eux, et leur service religieux se rapprochait davantage de celui des Juifs. Mais dans une certaine mesure, ils se rattachaient encore à leur idolâtrie, et il existait un manque d'harmonie entre eux et les Juifs. Les Samaritains ne voulaient pas respecter le temple de Jérusalem et refusaient d'admettre que c'était véritablement dans ce lieu qu'il fallait adorer.

Jésus répondit à la femme en lui disant que le temps venait où ils n'adoreraient plus le Père ni sur cette montagne, ni à Jérusalem. Il dit: «Vous adorez ce que vous ne connaissez point: pour nous, nous adorons ce que nous connaissons; car le salut vient des Juifs. Mais le temps vient, et il est déjà venu, que les vrais adorateurs adorent le Père en esprit et en vérité, car le Père demande de tels adorateurs. Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité.»

C'était là une déclaration positive que les Juifs, plus qu'aucune autre nation, étaient plus près de la vérité dans les principes de leur religion. Jésus aussi faisait allusion au fait que la foi des Samaritains était mêlée au culte des idoles. Il est vrai qu'ils prétendaient que ces images ne faisaient que leur rappeler le Dieu vivant, le Gouverneur de l'univers, mais néanmoins le peuple était instruit à révéler ces figures inanimées.

Jésus, qui était le fondement de l'ancienne dispensation, s'identifiait aux Juifs, sanctionnant leurs pensées concernant Dieu et son gouvernement. Il plaça devant cette femme, de grandes et importantes vérités. Il lui déclara que le temps était arrivé auquel les vrais adorateurs n'auraient pas besoin de chercher une sainte montagne, ni un temple sacré, mais où ils adoreraient le Père en esprit et en vérité. La religion ne devait pas être limitée à des formes et à des cérémonies extérieures, mais elle devait régner dans le cœur, purifier la vie et produire de bonnes œuvres.

Les paroles de vérités qui sortaient de la bouche du divin Maître remuaient jusqu'au fond, le cœur de cette femme. Jamais elle n'avait entendu exprimer de telles pensées, ni par les sacrificateurs de son peuple, ni par ceux des Juifs. Les instructions frappantes de cet étranger reportaient l'esprit de la Samaritaine aux prophéties concernant le Christ promis; car les Samaritains, aussi bien que les Juifs, attendaient sa venue. «Je sais,» dit-elle, «que le Messie doit venir; quand il sera venu, il nous an-

noncera toutes choses.» Jésus lui répondit: «Je le suis, moi qui te parle.»

Heureuse Samaritaine! Pendant cet entretien, elle s'était sentie comme en présence de la divinité; maintenant elle confesse son Seigneur avec allégresse. Elle ne lui demande aucun miracle, comme l'avaient fait les Juifs, pour prouver son caractère divin. Avec une confiance entière en ses paroles, elle accepta sa déclaration, étant pénétrée de l'influence sainte qui émanait de lui.

De retour de la ville, les disciples furent surpris de trouver leur Maître conversant avec une femme samaritaine; toutefois aucun d'eux ne lui dit: Que lui demandes-tu? ou: pourquoi parles-tu avec elle? La femme, oubliant le but qui l'avait amenée vers le puits, laissa sa cruche et s'en alla à la ville, disant aux gens du lieu: «Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait; ne serait-ce point le Christ?»

Quoique si pécheresse, cette femme était néanmoins dans un état plus favorable pour devenir héritière du royaume de Christ que ceux d'entre les Juifs qui étalaient une haute profession de piété, mais qui faisaient reposer leur salut dans l'observance des formes et des cérémonies extérieures. Ils ne sentaient point le besoin d'un Sauveur, ni la nécessité de recevoir instruction. Mais cette pauvre femme avait faim et soif de justice. Elle était avide d'instruction, attendant la consolation d'Israël, et elle était prête à accepter le Sauveur quand il serait révélé. Jésus, qui n'avait pas révélé son caractère aux Juifs et aux gouverneurs fiers et sceptiques, se manifesta à cette personne humble qui était disposée à croire en lui.

E. G. WHITE.

## LE JOUR DE L'ÉTERNEL.

### PREMIÈRE PARTIE.

PAR LE PASTEUR D. T. BOURDEAU.

TEXTE: AMOS 5: 18-20. «Malheur à vous qui désirez le jour de l'Eternel! De quoi vous servira le jour de l'Eternel? Ce sont des ténèbres, et non pas une lumière. C'est comme si un homme s'enfuyait de devant un lion, et qu'un ours le rencontrât; ou qu'il entrât à la maison, et appuyât sa main sur la paroi, et qu'un serpent le mordit. Le jour de l'Eternel, ne sont-ce pas des ténèbres, et non une lumière? Et l'obscurité n'est-elle point en lui, et non la clarté?»

Quand l'Eternel prononce un malheur, il veut dire un malheur et non un bonheur; et les malheurs que l'Eternel envoie sont terribles, et il est de la plus haute importance que nous les évitions. «C'est une chose terrible que de tomber entre les mains du Dieu vivant» (Héb. 10: 31) pour avoir été insensibles à son amour et à ses offres de miséricorde, et avoir méprisé ses promesses et ses avertissements.

Dans notre texte, le Seigneur prononce un malheur contre ceux qui désirent le jour de l'Eternel. Et pourtant nous trouvons dans d'autres passages de l'Ecriture que le Seigneur nous encourage à désirer ce jour, à hâter par nos désirs la venue de ce jour. 2 Pier. 3: 12, etc., etc. Y aurait-il une contradiction sur ce point? Nullement. La Parole de Dieu n'est point oui et non, mais, oui est amen à la gloire de Celui qui ne peut mentir, ni tromper ses créatures.

Il est impossible qu'il soit ici question de ceux qui désirent le jour de l'Eternel, l'envisageant à la lumière des Ecritures et se préparant à le rencontrer. Il s'agit ici de ceux qui désirent ce jour, ayant des vues erronées quant à sa nature, qui les portent à négliger la préparation nécessaire pour le

rencontrer. Cela se voit clairement par le langage même de notre texte. L'Éternel, ayant prononcé un malheur contre ceux qui désirent le jour en question, demande immédiatement: «De quoi vous servira le jour de l'Éternel?» Ces paroles impliquent que ceux à qui l'Éternel parle s'attendent à recevoir par l'arrivée de ce jour des avantages, qu'ils ne recevront point. L'Éternel continue: «Ce sont des ténèbres, et non point une lumière.» Et pour montrer que cette vérité est essentielle, il la répète encore deux fois: «Le jour de l'Éternel, ne sont-ce pas des ténèbres, et non pas une lumière? Et l'obscurité n'est-elle point en lui et non une clarté?»

Ici, comme dans d'autres passages de l'Écriture, les ténèbres représentent la tristesse, la douleur et les jugements de Dieu, tandis que la lumière est l'emblème de la joie et du bonheur. Parlant de la journée de l'Éternel, le prophète Joël dit: «Hélas! quelle journée! Car la journée de l'Éternel est proche, et elle viendra comme un dégât (une destruction, trad. angl.) fait par le Tout-Puissant. . . Sonnez du cor en Sion, et sonnez avec un retentissement bruyant en la montagne de ma sainteté. Que tous les habitants du pays (de la terre, trad. angl.) tremblent; car la journée de l'Éternel vient; car elle est proche; journée de ténèbres et d'obscurité, journée de nuées et de brouillards.» Joël 1:15; 2:1, 2.

En décrivant cette même journée, Sophonie dit: «La journée de l'Éternel est proche, elle est proche et elle se hâte fort; la journée de l'Éternel n'est que bruit: celui qui est en amertume crie de toute sa force. Là sont les hommes forts. Cette journée-là est une journée de fureur, une journée de détresse et d'angoisse, une journée de bruit éclatant et effrayant, une journée de ténèbres et d'obscurité, une journée de nuées et de brouillards; une journée de cornet et d'alarme contre les villes munies et contre les hautes tours. Je mettrai les hommes dans la détresse, et ils marcheront comme des aveugles, parce qu'ils ont péché contre l'Éternel; et leur sang sera répandu comme de la poussière, et leur chair comme de la fiente. Ni leur argent ni leur or ne pourront point délivrer en la journée de la fureur de l'Éternel: et tout ce pays (toute la terre, trad. angl.) sera dévoré par le feu de sa jalousie; car il se hâtera de consumer tous les habitants de ce pays (de la terre, trad. angl.) Examinez-vous, examinez-vous avec soin, ô nation qui n'êtes pas aimable! (désirée, trad. angl.) avant que le décret enfante, et que le jour passe comme de la balle; avant que l'ardeur de la colère de l'Éternel vienne sur vous, avant que le jour de la colère de l'Éternel vienne sur vous. Vous tous les débonnaires du pays (de la terre, trad. angl.) qui faites ce qu'il ordonne, cherchez l'Éternel, cherchez la justice, cherchez la débonnairété; peut-être serez-vous mis en sûreté au jour de la colère de l'Éternel.» Soph. 1:14-18; 2:1-3.

Il est donc évident que la détresse, l'angoisse et la destruction seront la portion des pécheurs dans la journée de l'Éternel; qu'en vue de ce fait tous les habitants de la terre sont appelés à trembler; que même les débonnaires, les plus pieux de la terre, sont invités à chercher l'Éternel, à chercher la justice et la débonnairété; car ce n'est pas une œuvre ordinaire que de se préparer pour cette journée quand elle est proche. Il faut non-seulement la proclamer comme étant proche, mais comme devant être une journée de ténèbres, de calamités et de terribles jugements qui amèneront la destruction sur les masses qui seront alors sur la

terre, parce qu'elles n'auront pas préalablement fait des efforts pour délaissier leurs péchés et entrer par la porte étroite.

Mais nous voyons par notre texte que le Seigneur a prévu que le jour de l'Éternel serait envisagé d'une tout autre manière, comme devant être un jour glorieux et de grands avantages spirituels, non-seulement pour les justes, mais aussi pour les pécheurs, qui, selon cette manière de voir, pourront être convertis plus facilement dans cette période qu'ils ne peuvent l'être avant l'arrivée de ce grand jour. Et n'est-ce pas précisément ce qu'enseignent un grand nombre de chrétiens de nos jours? Mais si l'Éternel a dit la vérité (et qui osera le nier?) chérir une telle doctrine, c'est comme si un homme s'enfuyait de devant un lion, et qu'un ours le rencontrât; ou qu'il entrât en sa maison, et appuyât sa main sur la paroi, et qu'un serpent le mordit.» C'est préparer la voie pour un terrible désappointement. C'est désirer être délivré des lions, des misères de cette vie, pour rencontrer ce qui est infiniment plus pénible et plus redoutable, les jugements de Dieu, les dernières plaies de sa terrible et juste colère. Car comment peut-on être stimulé à faire des efforts spéciaux pour se préparer pour le jour de Dieu, si nous croyons que dans ce jour il sera beaucoup plus facile que maintenant de chercher et de servir le Seigneur?

#### VENEZ A JÉSUS.

QUELQUES personnes disent peut-être: La Bible m'enseigne qu'il faut que je sois né de l'Esprit; mais «personne ne peut venir,» «si le Père ne l'attire.» Ne dois-je pas attendre que le Saint-Esprit me convertisse? Mais, dit le Sauveur, «Voici je me tiens à la porte et je frappe.» C'est lui qui vous a attendu et non point vous. Depuis bien des années il cherche à vous convertir. Est-ce la faute de l'Esprit de Dieu ou la vôtre, si vous n'avez pas été converti? Pouvez-vous dire: Ce n'est pas ma faute, car je désirais qu'il me convertit. Je l'attends maintenant. Il y a longtemps que je suis disposé à être converti.—Mais pourquoi donc n'avez-vous pas depuis longtemps ôté la barrière de votre cœur, pour y laisser entrer le Sauveur? «Si quelqu'un entend ma voix et m'ouvre la porte, j'entrerai chez lui, et je souperai avec lui, et lui avec moi.» N'avez-vous pas entendu cette voix bien des fois? Cette invitation n'a-t-elle pas bien souvent résonné à la porte de votre cœur, tantôt comme les avertissements affectueux d'un ami, tantôt comme des éclats de tonnerre. Que de fois dans votre vie l'Esprit de Dieu n'a-t-il pas lutté avec vous! Dans votre enfance, dans votre adolescence, et dans l'âge mûr, il est venu vers vous avec ses appels d'amour: «Souviens-toi de ton Créateur pendant les jours de ta jeunesse, avant que les jours mauvais viennent, et que les ans arrivent desquels tu diras: je n'y prends point de plaisir.» Eccl. 12:3. Il s'est tenu près de vous à chaque station de votre voyage avec cette invitation de Christ: «Venez à moi.» Dans les occasions solennelles de votre anniversaire, ou du nouvel an; dans les jours de deuil pendant les longues et pénibles semaines de la maladie, ou dans les moments suprêmes du danger ou de la délivrance, l'Esprit de Dieu s'est adressé à vous par des appels et des avertissements, par les persuasions de l'amour, ou par les sévères exigences de la loi, par des jugements, par des remontrances ou par des châtiments: de toutes manières et en tout temps, l'Esprit de Dieu a cher-

ché à faire sa demeure dans votre cœur. Il a déployé toutes les ressources de cet amour éternel qui porta le Fils de Dieu à donner sa vie pour vous. Il a essayé vainement par conseil et par commandement, par exhortation et par menace de vous persuader d'ouvrir la porte de votre cœur afin que Jésus puisse venir y habiter pour vous pardonner, vous purifier et vous sauver! Quel amour étonnant! Quelle patience merveilleuse! C'est l'Esprit de Dieu qui vous a attendu, et non point vous. Et maintenant au lieu d'attendre pour être «né de l'Esprit,» au lieu d'attendre d'être «attiré» vers le Père, cessez enfin de résister et venez. Alors vous sentirez que l'Esprit de Dieu vous aidera. Choisissez bien le chemin que vous allez suivre. Regardez à Jésus, et à ce qu'il a fait pour nous; il a donné sa vie pour sauver de la mort ceux qui se repentent. Il est venu «appeler à la repentance, non les justes, mais les pécheurs.» Il est venu «sauver ceux qui étaient perdus.» Ainsi, vous et moi sommes les personnes mêmes qu'il est venu chercher. C'est parce que nous sommes pécheurs qu'il nous invite. Il veut que nous lui apportions nos péchés. Il les lavera dans son sang précieux; n'essayez pas de les laver vous-même. Ne pensez pas que parce que vous êtes pécheur vous ne pouvez pas venir. Supposez que l'homme qui avait une main sèche se fût écrié lorsque Christ, le rencontrant dans le temple, lui dit d'étendre sa main: «Comment puis-je le faire! Elle est sèche! Certainement sa main n'aurait pas été guérie. Celui qui lui avait ordonné d'agir, lui en donna aussi la force. C'est précisément aussi ce que vous avez à faire. Vous avez entendu le commandement, obéissez-y. Ne restez pas en arrière à cause de vos péchés. Venez comme un pécheur qui, par dessus tout, désire être saint. Venez, et jetez-vous au pied de la croix, et que votre cœur travaillé et chargé s'élève vers le Sauveur pour trouver le repos.

«Tel que je suis, sans rien à moi,  
Sinon ton sang versé pour moi,  
Et ta voix qui m'appelle à toi,  
Agneau de Dieu je viens!»

H. L. BLOUM.

#### VÉRITÉS IMPORTANTES

CONCERNANT L'AVÈNEMENT DE CHRIST.

1 LES cieux et la terre d'à présent sont gardés par la même parole, et réservés pour le feu, au jour du jugement et de la destruction des hommes impies. Le jour du Seigneur viendra comme un iarron durant la nuit; et en ce jour-là les cieux passeront avec le bruit d'une effroyable tempête, et les éléments embrasés seront dissous, et la terre sera entièrement brûlée avec tout ce qu'elle contient. Le Seigneur créera, selon sa promesse, de nouveaux cieux et une nouvelle terre, où la justice, c'est-à-dire les justes, habiteront à jamais. 2 Pier. 3:7, 10, 13. Afin que le règne, et la domination, et la grandeur des royaumes qui sont sous tous les cieux, soit donnée au peuple des saints du Souverain. Son royaume est un royaume éternel, et tous les empires lui seront assujettis et lui obéiront. Dan. 7:27.

2. Il n'y a que deux avènements ou apparitions du Sauveur sur cette terre. Hébr. 9:28. Ces deux avènements sont personnels et visibles. Actes 1:9, 11. Le premier eut lieu au temps d'Hérode (Matth 2:1), lorsque Christ fut conçu du Saint-Esprit (Matth. 1:18), qu'il naquit de la Vierge Marie (Matth. 1:25), qu'il allait de lieu en lieu

faisant du bien (Matth. 11 : 5), qu'il souffrit sur la croix, lui juste pour les injustes (1 Pier. 3 : 18), qu'il mourut (Luc 23 : 46), qu'il fut enseveli (Luc 23 : 53), qu'il ressuscita le troisième jour, et devint les prémices de ceux qui dorment (1 Cor. 15 : 4, 20), qu'il fut élevé au ciel (Luc 24 : 51), lequel doit le contenir jusqu'au temps du rétablissement de toutes les choses dont Dieu a parlé par la bouche de tous ses saints prophètes dès le commencement. Actes 3 : 21. La seconde venue, ou seconde apparition aura lieu lorsque Christ descendra du ciel au son de la dernière trompette (1 Thess. 4 : 15, 17; 1 Cor. 15 : 52), pour donner du repos à son peuple, lorsqu'il sera révélé du ciel exerçant la vengeance, avec des flammes de feu, contre ceux qui ne connaissent point Dieu, et qui n'obéissent point à l'Evangile. 2 Thess. 1 : 7, 8. Il jugera les vivants et les morts lorsqu'il apparaîtra dans son règne. 2 Tim. 4 : 1.

3. La seconde venue ou seconde apparition nous est révélée comme étant très-proche et à la porte (Matth. 24 : 33), par la chronologie des périodes prophétiques, (Dan. 7 : 25; 8 : 14; 9 : 24; 12 : 7, 11, 12; Apoc. 9 : 10, 15; 11 : 2, 3; 12 : 6, 14; 13 : 5), par l'accomplissement de la prophétie (Dan. 2; 7; 8; 9; 11; et 12; Apoc. 9; 11; 12; 13; 14; et 17), et par les signes des temps. Matth. 24 : 29; Luc 21 : 25, 26. Cette vérité devrait être prêchée aux saints et aux pécheurs, afin que les premiers se réjouissent, sachant que leur rédemption approche (Luc 21 : 28; 1 Thess. 4 : 18), et que les derniers soient avertis de fuir la colère à venir (2 Cor. 5 : 11), avant que le maître de la maison se soit levé et ait fermé la porte. Luc 13 : 24, 25.

4. La condition du salut est la repentance envers Dieu, et la foi en notre Seigneur Jésus-Christ. Actes 20 : 21; Marc 1 : 15. Et ceux qui ont la foi et la repentance, vivront, dans le siècle présent, dans la tempérance, dans la justice et dans la piété; en attendant la bienheureuse espérance, et l'apparition de la gloire du grand Dieu et notre Sauveur Jésus-Christ. Tite 2 : 11-13.

5. Il y aura une résurrection des corps de tous les morts (Jean 5 : 28, 29), tant des justes que des injustes. Actes 24 : 15. Ceux qui sont de Christ ressusciteront à son avènement. 1 Cor. 15 : 23. Le reste des morts ne ressuscitera point jusqu'à ce que les mille ans soient accomplis. Apoc. 20 : 5. Et les saints ne dormiront pas tous, mais ils seront tous changés en un clin d'œil, à la dernière trompette. 1 Cor. 15 : 51, 52.

6. Le seul règne millénaire dont parle la parole de Dieu est les mille ans qui doivent s'écouler entre la première résurrection et celle du reste des morts, ainsi que le montre le chapitre 20 de l'Apocalypse, versets 2-7. Et les diverses portions de l'Écriture qui se rapportent à l'état millénaire doivent avoir leur accomplissement après la résurrection de tous les saints qui dorment en Jésus. Esa. 11 : 35 : 1, 2, 5-10; 65 : 17-25.

7. La promesse qu'Abraham serait héritier du monde ne fut pas faite à lui, ou à sa postérité par la loi, mais par la justice de la foi. Rom. 4 : 13. Tous ceux qui sont d'Israël, ne sont pas pour cela d'Israël. Rom. 9 : 6. Sous la dispensation évangélique, il n'y a aucune différence entre les Juifs et les Gentils. Rom. 10 : 12. Le mur mitoyen de séparation qui existait entre eux est abattu pour ne plus être relevé. Eph. 2 : 14, 15. Dieu se révélera à chacun selon ses œuvres. Rom. 2 : 6. Si nous

sommes à Christ, alors nous sommes de la postérité d'Abraham, et héritiers selon la promesse. Gal. 3 : 29. Et la seule future restauration d'Israël, sera la restauration des saints sur la terre renouvelée, lorsque Dieu ouvrira les tombeaux des descendants d'Abraham qui sont morts dans la foi, sans avoir reçu la promesse, avec les croyants d'entre les Gentils qui ont été entés avec eux sur le même olivier, et qu'il les fera sortir de leurs sépulcres, et les fera rentrer dans le pays d'Israël avec ceux qui vivront et qui seront transmués. Ezé. 37 : 12; Hébr. 11 : 12, 13; Rom. 11 : 17; Jean 5 : 28, 29.

8. Il n'y a aucune promesse de la conversion de ce monde. Matth. 24 : 14. La petite corne, représentant la papauté, fera la guerre aux saints et les vaincra, jusqu'à ce que l'Ancien des jours vienne, que le jugement soit donné aux saints du Souverain, et que le temps vienne auquel les saints obtiendront le royaume. Dan. 7 : 21, 22. Les enfants du royaume et les enfants du malin resteront ensemble jusqu'à la fin du monde, alors que tout scandale sera ôté du royaume, et que les justes reluiront comme le soleil, dans le royaume de leur Père. Matth. 13 : 37-43. L'homme de péché ne sera détruit que par l'éclat de l'avènement de Christ. 2 Thess. 2 : 8. Et ceux d'entre les nations qui auront été sauvés et rachetés à Dieu par le sang de Christ, de toute tribu, langue, peuple et nation, seront faits rois et sacrificateurs à Dieu, pour régner à jamais sur la terre. Apoc. 5 : 5, 10; 21 : 24.

9. C'est le devoir des ministres de la Parole de continuer jusqu'à la fin de prêcher l'Evangile à toute créature (Matth. 28 : 19, 20), les invitant à se repentir, en vue du fait que le royaume des cieux est proche, (Apoc. 14 : 7), afin que leurs péchés soient effacés quand viendront les temps de rafraîchissement de la part du Seigneur. Actes 3 : 19, 20.

10. Les saints qui sont morts n'entrent point en possession de leur héritage, et ne reçoivent point leur couronne à leur mort. Dan. 12 : 13; Apoc. 6 : 9-11; Rom. 8 : 22, 23. Ils ne peuvent parvenir à la perfection sans nous. Hébr. 11 : 40. Leur héritage, qui ne se peut corrompre, ni souiller ni flétrir, est réservé dans les cieux, prêt à être manifesté, dans les derniers temps. 1 Pier. 1 : 4, 5. Il est réservé pour eux et pour nous des couronnes de justice que le Seigneur, juste Juge, donnera au jour de Christ, à tous ceux qui auront aimé son avènement. 2 Tim. 4 : 8. Ils ne seront satisfaits que lorsqu'ils verront sa face quand ils se réveilleront. Ps. 17 : 15. Et lorsque le Fils de l'homme viendra dans sa gloire, et tous les saints anges avec lui, le roi dira à ceux qui seront à sa droite : Venez, vous qui êtes bénis de mon Père, possédez en héritage le royaume qui vous a été préparé dès la création du monde. Matth. 25 : 34. Alors ils seront semblables aux anges et ils seront enfants de Dieu, étant enfants de la résurrection. Luc 20 : 36.

LA MÉDISANCE.

—Il circule dans le monde une envie au pied léger, qui vit de conversations, on l'appelle *Médiance*. Elle dit étourdiment le mal dont elle n'est pas sûre, et se tait pudiquement sur le bien qu'elle sait. — *Rivarol*.  
—Celui qui médit en secret, ressemble au serpent qui murmure sans faire de bruit. — *En quelque forme que la médiance*

paraisse, craignez-la comme un serpent. — *Bossuet*.

—La médiance est le plus infâme de tous les vices. Il est d'autant plus à craindre que quiconque tombe dans ce défaut donne souvent un coup mortel à un homme qui ne connaît pas la main qui le tue; et l'on peut assurer que tous les médians sont des lâches, des traîtres et des assassins. — *Fléchier*.

—Une des principales causes de la médiance, c'est l'envie; cause honteuse qu'on n'ose pas avouer, mais qui se remarque par la manière d'agir. — *Bossuet*.

—La médiance est une petitesse dans l'esprit, ou une noirceur dans le cœur; elle doit toujours sa naissance à la jalousie, à l'envie ou à quelque autre passion. Elle est la preuve de l'ignorance et de la malice. Médire sans dessein, c'est bêtise; médire avec réflexion, c'est noirceur. Que le médiant choisisse, qu'il opte: il est insensé ou méchant. — *Duclos*.

—Qui ôterait la médiance du monde, en ôterait une grande partie des péchés. — *S. Franç. de Sales*.

—Applaudir à la médiance, c'est médire soi-même de cœur et d'action. — *Mme Tarré des Sablons*.

—Le mal que l'on dit de nous fait sur notre âme ce que le soc fait sur la terre; il la déchire et la féconde. — *Shakespeare*.

LA FLATTERIE.

—La flatterie est la politesse du mépris. — *L'abbé de Lamennais*.

—La flatterie est un venin sucré dont on empoisonne les grands. — *Oxenstein*.

—Se livrer aux perfides insinuations de la flatterie, c'est boire du poison dans une coupe d'or. — *Démophile*.

—La flatterie est de tous les poisons celui qui donne le plus de vertiges. — *Cte de Ségur*.

—La flatterie n'a de charmes que parce qu'elle nous paraît confirmer le jugement de notre amour-propre. — *De Levis*.

—La flatterie est comme la fausse monnaie; elle appauvrit celui qui la reçoit. — *Mme W*.

—Il n'est pas toujours permis de mépriser la médiance, mais on doit toujours mépriser la flatterie. — *Denis*.

—On sourit à la flatterie, tout en la méprisant. — *Mme W*.

Ce qui est agréable à Christ, c'est lorsque ses disciples montrent que, quoique possédant une nature humaine, ils sont participants de la nature divine. Ils ne sont pas des statues inanimées, mais des personnes vivantes, dont les cœurs chauds, vivifiés par la rosée de la grâce divine, s'ouvrent et s'épanouissent lorsque les rayons du Soleil de Justice brillent sur eux. La lumière qu'ils reçoivent se réfléchit sur les autres, par des œuvres reflétant l'amour de Christ. Des chrétiens froids et qui font profession de ne pas pécher peuvent être comparés à des glaçons; ils semblent glacer le honneur de tous ceux qui ont des rapports avec eux. Leur influence est toujours délétère pour la cause de Christ. Rien n'est plus offensant pour Dieu que l'influence exercée par ceux qui font profession de sainteté et dont la vie est un démenti de leurs paroles. Des actions sans savaour font du chrétien un homme nuisible à l'œuvre de Dieu. Le cœur humain est un dédale que chacun dans son intérêt devrait étudier avec soin.

## LES SIGNES DES TEMPS

„Heureux ceux qui font ses commandements“

BALE (SUISSE), JUILLET 1880.

JAMES WHITE,  
J. N. ANDREWS, } RÉDACTEURS  
URIAH SMITH,

## RÉPONSE D'UN PASTEUR.

Nous avons reçu la lettre suivante du pasteur aux arguments duquel nous avons répondu dans les trois derniers numéros de notre journal. Nous la donnons ici textuellement :

A Messieurs les Rédacteurs du Journal LES SIGNES DES TEMPS, au sujet de leurs articles intitulés : *Réponse à un Pasteur*, dans les Nos 10, 11, 12.

MESSIEURS,—En vous écrivant ma lettre de Février dernier, ma pensée a été de motiver mes refus successifs de votre Journal, tout en vous disant que je n'avais pas l'intention d'entrer en discussion avec vous sur le sabbatisme, but principal de votre publication. Je crois la lecture de votre feuille malsaine pour le cœur, parce qu'au milieu de choses qui peuvent être utiles, un esprit sectaire y domine. De nombreuses expériences, au milieu des phases d'un ministère de plus de 50 années, m'ont appris que l'une des séductions de l'Ennemi des âmes, c'est de s'efforcer de faire accueillir un point de vue erroné,—peu lui importe lequel pour atteindre son but,—en lui donnant une importance égale à ce qui est fondamental dans le christianisme. Je sais aussi qu'il se plaît à entourer l'erreur d'un mélange de vérité pour la rendre plus acceptable. Il m'est pénible, soyez-en assurés, Mess., de m'exprimer à votre égard comme je le fais ici, mais je croirais manquer à la fidélité selon Dieu en usant de certains faux ménagements qu'elle réproche. Je pense avec douleur, aux sacrifices que vous faites et à l'activité que vous déployez pour semer de fâcheuses préoccupations parmi ceux qui, certes, n'ont pas *rejeté le repos béni du septième Jour*, en croyant, avec tant de serviteurs de Dieu, pour des raisons bien fondées, qu'il a dû, sous la nouvelle Economie, être transporté au Dimanche. Vos dons et votre désintéressement seraient dignes d'une meilleure cause. Vous avez publié sur ma lettre de longs commentaires; quoique j'eusse beaucoup à dire contre votre argumentation, je me bornerai simplement à *maintenir ce que je vous ai écrit dans tout son contenu*. De même «qu'il n'y a point de fin à faire des livres» (Eccl. 12 : 14), de même aussi certaines discussions peuvent se prolonger sans nul profit et même au détriment de ceux qui prennent la peine de les lire. Hélas! vous avez le malheur d'être entrés dans une voie qui vous conduit à envisager «comme vivant dans le péché et étant du Diable» (1 Jean 3 : 4, 8) tous les enfants de Dieu qui ne sont pas sabbatistes. . . . C'est là un fait exorbitant, que vous sanctionnez en n'administrant le baptême qu'à vos adhérents, sans même vous apercevoir que vous supprimez ainsi le baptême institué par le Chef de l'Eglise, pour le remplacer par un fait sectaire.

Veuillez, Messieurs, donner une place à ces lignes dans le prochain numéro de votre Journal, numéro que vous voudrez bien m'adresser encore. Permettez-moi de vous demander aussi d'insérer, *textuellement*, au-dessous de cette lettre, celle que j'ai cru de-

voir vous adresser en Février dernier, lettre dont vous avez donné des extraits dans 3 des numéros de votre feuille. Vos lecteurs seront ainsi mieux en mesure d'apprécier le sujet auquel elle se rapporte.

Agréez, Messieurs, l'assurance des bons sentiments de celui qui signe, comme déjà précédemment.

REMARQUES. Notre correspondant nous demande non-seulement d'insérer cette lettre, mais de donner aussi sa première lettre. Après réflexion, il verra que cette demande n'est pas raisonnable. Nous aurions inséré sa première lettre tout entière lorsque nous y avons répondu s'il n'avait pas exprimé le désir de ne point discuter le sujet dans les colonnes de notre journal. C'est pourquoi nous n'avons pas cru devoir prendre la liberté de publier sa lettre et de donner son nom. Mais il nous sembla qu'il n'y avait aucune inconvenance de notre part à présenter ses arguments et à répondre à chacun d'eux. Nous avons donné tous ses arguments, et tous les passages de la Bible qu'il a cités; tout a été fait d'une manière parfaitement juste et courtoise. Il n'a donc aucune raison de se plaindre de nous à cet égard.

Ce numéro de notre journal sera envoyé à plusieurs centaines de nouveaux lecteurs qui n'ont pas vu notre réponse à ses arguments. Si donc nous donnons de nouveaux arguments, comme il nous le demande, nous devons aussi réimprimer notre réponse afin de faire justice à la vérité. Il nous est impossible de consacrer autant d'espace à la seconde publication de ce long sujet. Mais pour faire justice à notre correspondant, nous lui offrons d'insérer dans notre journal un article de sa plume, d'une longueur raisonnable, dans lequel il peut montrer que notre réponse à son argument n'est pas juste et biblique. Tous nos lecteurs y seront intéressés, et nous serons heureux qu'il accepte cette offre.

Dans sa lettre que nous donnons aujourd'hui, il dit que nous sommes sectaires dans notre œuvre. Mais quelle mauvaise chose avons-nous faite pour justifier cette déclaration? Avons-nous employé en parlant de notre correspondant ou d'aucune autre classe de chrétiens quelque parole tant soit peu blessante ou peu respectueuse? Il ne peut montrer une seule phrase de cette nature. Avons-nous dit qu'aucun de ceux qui n'ont pas les mêmes croyances que nous ne sera sauvé? Il n'est rien dit de semblable dans aucun numéro de notre journal. Nous avons dit que Dieu seul est le juge des hommes, et que les hommes sont responsables seulement pour la mesure de lumière que Dieu dans sa providence a fait briller sur eux.

Mais notre grande faute, consiste à appeler l'attention de nos semblables sur le fait que le Sabbat et le baptême ont l'un et l'autre été changés par les traditions et les ordonnances des hommes. Si ces choses sont vraies, alors ce n'est pas une œuvre sectaire d'attirer l'attention des chrétiens sur la vérité dans ce cas. Le Sabbat commémore la création des cieux et de la terre. C'est là ce qu'enseigne le quatrième com-

mandement. Ex. 20 : 8-11; Gen. 2 : 2, 3. Le baptême commémore l'ensevelissement et la résurrection de Christ. Rom. 6 : 3-5. Pourquoi serait-ce sectaire d'appeler l'attention sur le fait que les traditions des anciens ont en réalité annulé ces deux institutions divines? Notre ami affirme que la bénédiction que Dieu a placée sur le septième jour a été transportée au premier jour de la semaine. Si cela est vrai, on peut le montrer par la Bible. Si cette théorie n'est pas vraie, c'est une erreur sérieuse. Nous avons montré que tous les arguments pour prouver ce changement sont sans fondement. Pourquoi envisagerait-on comme une chose mauvaise de montrer que Dieu a sanctifié le septième jour, et n'a jamais sanctifié le premier jour? Et pourquoi appellerait-on sectaire l'action de montrer que l'aspersion ne commémore point l'ensevelissement ni la résurrection de Christ, et ne peut point par conséquent être le baptême ordonné par le Chef de l'Eglise?

La vérité est sûrement meilleure que l'erreur et il vaut infiniment mieux élever la vérité de Dieu qui a été foulée aux pieds, que d'affirmer que l'erreur, parce qu'elle a été longtemps conservée, doit être maintenant acceptée comme la vérité.

J. N. A.

## PENSEES CRITIQUES ET PRATIQUES SUR L'APOCALYPSE.

## EXPLICATION DU CHAPITRE 12.

## L'ÉGLISE SOUS LA DISPENSATION ÉVANGÉLIQUE.

VERSETS 1-3. „Il parut aussi un grand signe dans le ciel; savoir, une femme revêtue du soleil, et qui avait la lune sous ses pieds, et sur sa tête une couronne de douze étoiles; elle était enceinte, et elle criait, étant en travail et souffrant des douleurs de l'enfantement. Il parut aussi un autre signe dans le ciel: c'était un grand dragon roux, qui avait sept têtes et dix cornes, et sur ses têtes sept diadèmes.“

L'ÉLUCIDATION de cette portion de ce chapitre ne nécessitera que peu d'explication outre la simple définition des symboles qui y sont représentés. Ces définitions peuvent être données en peu de mots, comme suit:

«Une femme»: la véritable église. «Le Soleil»: la lumière et la gloire de la dispensation évangélique. «La Lune»: la dispensation mosaïque. De même que la lune reçoit sa lumière du soleil, ainsi la première dispensation recevait sa lumière de la dispensation actuelle. Dans la première dispensation, nous avons les types et les figures; dans la nouvelle, nous avons l'antitpe et la réalité. «Une couronne de douze étoiles»: les douze apôtres. «Un grand dragon roux»: Rome païenne. «Le ciel»: l'espace dans lequel l'apôtre vit cette représentation. Nous n'entendons point que les événements représentés ici devant Jean eurent lieu dans le ciel où Dieu habite; car ce sont des événements qui ont eu lieu sur la terre; mais la scène dramatique qui passa devant les yeux du prophète paraissait avoir lieu dans l'espace occupé par le soleil, la lune et les étoiles, espace que nous désignons sous le nom de *ciel*.

Les versets 1 et 2 embrassent une période de temps commençant immédiatement avant

l'ouverture de la dispensation actuelle, alors que l'église attendait ardemment l'avènement du Messie, et s'étendant jusqu'au temps de l'entier établissement de l'église du Nouveau Testament, couronnée de douze étoiles représentant les douze apôtres.

Versets 4-6. „Et sa queue entraînait la troisième partie des étoiles du ciel, et elle les jeta sur la terre; puis le dragon s'arrêta devant la femme qui allait accoucher, afin de dévorer son enfant quand elle l'aurait mis au monde. Or, elle mit au monde un fils, qui devait gouverner toutes les nations avec un sceptre de fer; et son enfant fut enlevé vers Dieu et vers son trône; et la femme s'enfuit dans un désert, où Dieu lui avait préparé un lieu, afin qu'elle y fût nourrie pendant mille deux cent soixante jours.

Le dragon entraînait la troisième partie des étoiles du ciel. Si les douze étoiles dont la femme est couronnée représentent les douze apôtres, gouverneurs dans l'église chrétienne, alors les étoiles que le dragon entraîne avant de chercher à détruire l'enfant mâle, c.-à-d. avant l'ère chrétienne, peut représenter une portion des gouverneurs du peuple juif. La Judée qui fut réduite en province romaine avant la naissance du Messie, avait trois classes de gouverneurs: Les rois, les sacrificateurs et le sanhédrin. La troisième partie de ces gouverneurs, savoir, les rois, fut abolie par le pouvoir romain.

Le dragon s'arrêta devant la femme pour dévorer son enfant. Rome, dans la personne d'Hérode, chercha à détruire Jésus-Christ, en donnant l'ordre de mettre à mort tous les enfants de Bethléem depuis ceux de deux ans et au-dessous. L'enfant qui était né, selon l'attente de l'église, était notre adorable Rédempteur, qui doit bientôt gouverner les nations avec une verge de fer. Hérode ne pouvait pas le détruire. Les puissances réunies de la terre et de l'enfer ne pouvaient pas le vaincre; et quoique pendant un temps, les chaînes du sépulcre semblassent le retenir sous leur puissance, il brisa ces liens et fraya aux humains le chemin de la vie; puis il fut enlevé vers Dieu et vers son trône, c'est-à-dire qu'il monta au ciel en la présence de ses disciples, en leur laissant par la parole des anges la plus douce de toutes les promesses; celle de revenir vers eux de la même manière qu'ils l'avaient vu monter d'avec eux au ciel.

Et lorsque la puissance civile de la papauté fut établie, en 538, l'église s'enfuit dans le désert, où elle fut nourrie par la parole de Dieu et par le ministère des anges durant 1260 ans, période du long et sanglant règne de ce pouvoir.

Versets 7-12. „Alors il y eut un combat dans le ciel. Michel et ses anges combattaient contre le dragon; et le dragon combattait contre eux avec ses anges; mais ceux-ci ne furent pas les plus forts, et leur place ne se trouva plus dans le ciel. Et le grand dragon, le serpent ancien, appelé le diable et Satan, qui séduit tout le monde, fut précipité en terre, et ses anges furent précipités avec lui. Alors j'entendis dans le ciel une grande voix, qui disait: C'est maintenant qu'est venu le salut et la force, et le règne de notre Dieu, et la puissance de son Christ; car l'accusateur de nos frères, qui les accusait jour et nuit devant notre Dieu, a été précipité. Ils l'ont vaincu par le sang de l'agneau, et par la parole à laquelle ils rendaient témoignage; et ils n'ont point aimé leur vie, mais ils l'ont exposée à la mort. C'est pourquoi réjouissez-vous, cieux, et vous qui y habitez. Malheur à vous, habitants de la terre

et de la mer! car le diable est descendu vers vous avec une grande fureur, sachant qu'il ne lui reste que peu de temps.

Comme on l'a vu, les six premiers versets de ce chapitre nous amènent à la fin de la suprématie papale c.-à-d. en 1798. Il est également évident que le verset sept nous reporte en arrière dans les siècles passés. Jusqu'à quelle époque? Jusqu'au temps dont il est d'abord parlé dans ce chapitre, celui du premier avènement. «Alors il y eut un combat dans le ciel.» C'est le même ciel où la femme et le dragon ont d'abord été vus, toutefois ils étaient acteurs de scènes ayant lieu sur cette terre; d'après cela nous concluons que ce combat doit avoir lieu aussi sur la terre. Et à quelle époque sommes-nous reportés en arrière? Evidemment à celle du commencement du ministère de Christ sur la terre. Il n'est pas nécessaire de discuter pour prouver que Michaël est Christ, voyez Jude 9; 1 Thess. 4:16; Jean 5:28, 29; et que cette époque était un temps spécial de combat entre lui et Satan. Nous avons la déclaration positive qu'ici le dragon signifie Satan. Au verset 3, le symbole est appliqué à Rome païenne, parce que ce pouvoir était le principal instrument de Satan dans l'accomplissement des événements mentionnés ici. Satan avait envisagé d'avance la mission de Christ sur la terre comme étant sa dernière chance de succès pour renverser le plan du salut. Il vint vers lui avec des tentations spécieuses, dans l'espoir de le vaincre; pendant son ministère il essaya par divers moyens de le détruire; et lorsqu'il eut réussi à le coucher dans le tombeau, il s'efforça, dans un malin triomphe, de l'y retenir; mais le Fils de Dieu sortit triomphant de chaque lutte. Et il fait à tous ses disciples fidèles cette encourageante promesse: «A celui qui vaincra, je lui donnerai d'être assis avec moi sur mon trône, *comme moi-même j'ai vaincu* et suis assis avec mon Père sur son trône.» Cela nous montre que pendant qu'il était sur la terre, Jésus soutint une lutte et obtint la victoire. Satan vit échouer son dernier effort et avorter son dernier plan. Il avait espéré vaincre le Fils de Dieu dans sa mission sur la terre, et ainsi faire échouer de la manière la plus ignominieuse, le plan du salut; et il savait très-bien que s'il échouait dans ce dernier effort pour contrecarrer l'œuvre de Dieu, son dernier espoir s'évanouirait et tout serait perdu.

Mais le langage du verset 8 nous déclare qu'il ne fut pas le plus fort, d'où il s'ensuit que ce cantique d'allégresse peut avec raison être entonné: «C'est pourquoi, réjouissez-vous, cieux, et vous qui y habitez.»

Quelques personnes prétendent que cette lutte eut lieu lorsque Satan, alors ange de lumière et de gloire, se rebella dans le ciel, et que l'acte de «précipiter» dont parle Jean, était son expulsion du ciel à ce temps-là. Mais il nous est impossible de faire accorder cette manière de voir avec le témoignage qui est placé devant nous. Ainsi, au verset 13, nous lisons: «Quand donc le dragon vit qu'il avait été précipité en terre, il poursuivit la femme qui avait mis au monde un fils.» Cela montre qu'aussitôt que le diable se vit précipité du ciel, il tourna sa colère contre la femme, c'est-à-dire

contre l'église, qui, peu après s'enfuit dans un désert. Donc, lorsque Satan subit cette défaite, l'enfant mâle avait déjà été mis au monde; ou en d'autres termes, le premier avènement de Christ avait eu lieu. D'où il résulte que le combat et la défaite de Satan ayant eu lieu au commencement de l'ère chrétienne, et pas très-longtemps avant la fuite de l'église dans le désert, en 538, ne peut être sa chute première avant la création du monde.

De plus, il semble exister plusieurs cas dans lesquels il est parlé de Satan comme étant défait ou jeté par terre. L'un de ces cas eut lieu lorsqu'il fut rejeté du ciel pour la première fois, un autre eut lieu lorsque Christ le vainquit à son premier avènement, et il y en aura un autre qui aura lieu à l'avenir, lorsqu'il sera jeté dans l'abîme et lié pour mille ans. Et dans chacune de ces occasions successives, nous voyons que la puissance de Satan est de plus en plus restreinte. Dans chaque combat successif, il tombe d'un degré plus bas. La première fois, ainsi que nous pouvons conclure d'après certains passages, le combat eut lieu entre lui et Dieu le Père. Voyez Jude. La seconde fois, le combat se livra entre lui et Christ le Fils, comme dans le passage que nous examinons. Tandis que la troisième fois, un ange suffit pour accomplir l'œuvre de son humiliation. Apoc. 20:1, 2. Depuis sa première lutte, il ne lui a plus été permis de lutter avec Dieu le Père. Depuis la seconde, il n'a plus eu le privilège, si on peut s'exprimer ainsi, d'engager un combat personnel avec le Fils. Le combat mentionné maintenant dans le passage de l'Écriture dont nous nous occupons se livre entre le diable et Michaël, savoir Christ. Le grand effort du premier sur le dernier personnellement eut lieu durant sa mission sur la terre; et la grande victoire de Christ sur lui personnellement se trouvait dans cette lutte même.

«Et leur place ne se trouva plus dans le ciel.» Comme nous l'avons vu, le ciel dans ce chapitre ne signifie pas le lieu de l'habitation de Dieu et de ses messagers célestes. Nous pensons qu'ici, le ciel représente plutôt une condition qu'un lieu, et nous comprenons que l'expression signifie qu'ils furent humiliés et ne devaient plus jamais retourner dans leur première position. Ils avaient subi une défaite terrible, décrite par Christ en ces termes: «Je contemplais Satan tombant du ciel, comme un éclair.» L'espoir qu'il avait si longtemps nourri de vaincre le Fils de Dieu, quand il prendrait sur lui notre nature, s'était pour toujours évanoui. Sa puissance était limitée. Il ne pouvait plus aspirer à l'honneur d'engager un combat personnel avec le Fils de Dieu, pouvoir qui jusque-là avait donné de la dignité et du prestige à sa position. Désormais l'église (la femme) devient l'objet de sa malice, et il exerce contre elle, tous les moyens atroces qui caractérisaient naturellement une rage désespérée.

Mais là-dessus un cantique est chanté dans le ciel: «C'est maintenant qu'est venu le salut,» etc. Comment peut-il en être ainsi, puisque ces scènes sont dans le passé? Le salut, la force et le royaume de Dieu, et la puissance de son Christ étaient-ils donc alors venus? Nous comprenons

que ce cantique est chanté par anticipation. Ces choses étaient rendues sûres. La grande victoire qui décide pour toujours de leur établissement avait été gagnée par Christ. Tout comme nous lisons dans d'autres passages: «*Nous avons la vie éternelle,*» «*Nous avons la Rédemption par son sang,*» etc., comme si nous étions actuellement en possession de ces bénédictions; tandis que ce n'est que par la foi que nous les possédons, et ce langage est simplement une assurance que la possession de ces choses est certaine pour celui qui aura finalement vaincu.

Ensuite le prophète jette un coup d'œil rapide sur l'œuvre de Satan depuis ce temps-là jusqu'à la fin, verset 11, 12, période pendant laquelle les «frères» fidèles l'ont vaincu par le sang de l'Agneau et par la parole à laquelle ils rendaient témoignage, tandis que sa fureur augmente parce qu'il ne lui reste que peu de temps.

Versets 13-17. «*Quand donc le dragon vit qu'il avait été précipité en terre, il poursuivit la femme qui avait mis au monde un fils. Mais deux ailes d'un grand aigle furent données à la femme, pour s'envoler de devant le serpent au désert, en son lieu, où elle est nourrie un temps, et des temps, et la moitié d'un temps. Et le serpent jeta de sa gueule de l'eau, comme un fleuve, après la femme, afin qu'elle fût entraînée par le fleuve. Mais la terre secourut la femme; car la terre s'ouvrit et engloutit le fleuve que le dragon avait jeté de sa gueule. Alors le dragon s'irrita contre la femme, et s'en alla faire la guerre aux restes de ses enfants, qui gardent les commandements de Dieu, et qui retiennent le témoignage de Jésus-Christ.*»

Il n'est pas nécessaire de faire un long commentaire sur ces derniers versets. Qu'il suffise de dire qu'ici nous sommes de nouveau reportés en arrière jusqu'au temps où Satan connut pleinement qu'il avait finalement échoué dans toutes ses tentatives contre le Seigneur de gloire dans sa mission terrestre; et où, en vue de cela, il se tourne avec une grande fureur contre l'église que Christ avait établie. Ensuite ces versets nous présentent de nouveau 1° L'église dans le désert pendant un temps, des temps et une moitié de temps, savoir 1260 ans, verset 6. 2° Le fleuve de la persécution lancé par le diable contre l'église, par le moyen de la papauté. 3° L'aide que l'église reçoit de la Réformation qui, embrassée par divers princes et diverses puissances terrestres, reprima l'esprit et l'œuvre de la persécution. 4° Et finalement le verset 17 nous présente comme devant avoir lieu dans le futur le dernier et prochain assaut du dragon contre le résidu qui garde les commandements. Il peut être à propos de remarquer, dans ce chapitre que le diable se sert de trois puissances pour accomplir son œuvre, c'est pourquoi elles sont toutes désignées comme étant le dragon, parce que c'est le dragon qui les fait toutes agir. 1. Rome païenne. 2. Rome papale. 3. La bête à deux cornes, c.-à-d. l'Amérique protestante, qui est l'agent principal, comme nous le verrons dans la suite, pour faire la guerre à ceux qui gardent les commandements de Dieu et qui ont le témoignage de Jésus.

U. S.

## LES DIMES ET LES OFFRANDES.

### PREMIER ARTICLE.

«*L'HOMME pillera-t-il Dieu, que vous osiez le faire? Et vous dites: En quoi t'avons-nous pillé? Dans les dimes et dans les offrandes. Vous êtes maudits de malédiction, et vous me pillez, vous, toute la nation. Apportez toutes les dimes aux lieux ordonnés pour les garder, et qu'il y ait de la provision dans ma maison; et éprouvez-moi en cela, a dit l'Eternel des armées, si je ne vous ouvre pas les canaux des cieux, et si je n'épuise pas sur vous la bénédiction, en sorte que vous n'y pourrez pas suffire.*» Mal. 3: 8-10.

Nous désirons être des chrétiens de la Bible, soit dans la doctrine, soit dans la pratique. Nous professons de croire et de pratiquer tout ce que la Bible enseigne clairement. Cela est vrai concernant la manière de soutenir l'Évangile. Mais nous rejetons les moyens modernes employés dans ce but.

Lorsqu'un ministre est engagé pour un salaire, on fait circuler une souscription, sollicitant de l'aide de toutes les classes de gens, et la boîte des contributions est passée, de banc en banc, dans toute l'assemblée, et bien des personnes restent loin de la réunion à cause de cela.

Mais il faut que l'Évangile soit soutenu. Il faut que les ministres dévoués du Seigneur puissent vivre. Si nous rejetons ce système, nous devons en adopter un meilleur. Pour éclaircir ce sujet, nous examinerons quelques-uns des plus simples principes de la Bible qui se rapportent à ce sujet.

1. IL Y A UN SEUL DIEU VIVANT QUI A CRÉÉ TOUTES CHOSES.

Ayant créé toutes choses, il est juste et raisonnable que Dieu désigne comment elles doivent être employées: et personne n'a le droit d'en faire aucun autre usage.

2. DIEU A CRÉÉ TOUTES CHOSES POUR SON PLAISIR ET POUR SA GLOIRE.

«*Seigneur! tu es digne de recevoir la gloire, l'honneur et la puissance; car tu as créé toutes choses, et c'est par ta volonté qu'elles subsistent et qu'elles ont été créées.*» Apoc. 4: 11. Remarque cette déclaration: «*C'est par ta volonté qu'elle subsistent et qu'elles ont été créées.*» Dans son égoïsme, l'homme a pensé que toutes choses ont été créées pour son plaisir; que le soleil brille et que la terre produit pour sa propre satisfaction, et qu'il vit pour son propre plaisir. Mais la Bible déclare que toutes ces choses, y compris l'homme lui-même, ont été faites pour plaire à Dieu et pour le glorifier. De là, l'honneur de Dieu doit être mis au premier rang. Ainsi Jésus dit: «*Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, et de toute ta pensée. C'est là le premier et le grand commandement.*» Matth. 22: 37, 38. Le premier commandement dans la loi morale touche le même point: «*Tu n'auras point d'autres dieux devant ma face.*» Ex. 20: 3. La prière dominicale renferme le même principe: «*Notre Père qui es aux cieux! ton nom soit sanctifié! Ton règne vienne! Ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel! Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien.*» Matth. 6: 9-11.

Jésus enseigna toujours que notre devoir envers Dieu est-au-dessus de toute autre

chose; même les relations de la vie les plus chères et les plus tendres doivent céder devant ce devoir. Ainsi il dit: «*Si quelqu'un vient à moi, et ne hait pas son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs, et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple.*» Luc 14: 26. Un père, une mère, un frère, une sœur, ou même une femme ou un enfant ne doivent pas occuper la première place dans nos affections, ou dans nos devoirs. Dieu doit être le premier en tout. Paul résume ainsi le sujet: «*Soit donc que vous mangiez ou que vous buviez, ou que vous fassiez quelque autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu.*» 1 Cor. 10: 31.

3. NOUS NE SOMMES QUE LES DISPENSATEURS DE CE QUE NOUS POSSÉDONS.

Écoutez ce que dit la parole de Dieu sur ce sujet: «*Car toutes les bêtes des forêts sont à moi, et les bêtes qui paissent en mille montagnes. Je connais tous les oiseaux des montagnes, et toutes sortes de bêtes des champs sont à mon commandement. Si j'avais faim, je ne t'en dirais rien; car la terre habitable est à moi, et tout ce qui y est.*» Ps. 50: 10-12. «*L'argent est à moi, et l'or est à moi, dit l'Eternel des armées.*» Aggée 2: 8. Mon frère, ce bétail qui est dans votre champ appartient au Seigneur. Ces chevaux qui sont dans votre étable appartiennent au Seigneur. Vos terres et vos récoltes sont au Seigneur. Tout votre argent, placé ou non en intérêts, appartient au Seigneur. Ces choses sont confiées à vos soins pour être administrées par vous pendant un peu de temps. Jésus établit clairement cette doctrine dans Matth. 25: 14, 15, 19. «*Car il en est comme d'un homme qui, s'en allant en voyage, appela ses serviteurs, et leur remit ses biens. Et il donna cinq talents à l'un, à l'autre deux, et à l'autre un: à chacun selon ses forces; et il partit aussitôt.*» «*Longtemps après, le maître de ses serviteurs revint, et il leur fit rendre compte.*» Le reste du récit est familier à chacun.

Au jour du jugement, le Seigneur demandera à chacun de nous de rendre compte des biens qu'il nous a confiés. Ces talents comprennent autre chose que de l'argent et des propriétés. Le Seigneur a donné à quelques personnes de la force physique. C'est un capital meilleur que de l'argent, des maisons ou des terres. Nous n'avons pas le droit de dépenser follement notre force physique. Dieu exige que nous l'employions avec fidélité. Prenez garde de quelle manière vous dépensez ce précieux capital. D'autres ont un grand capital de capacité mentale. Ils ont peut-être du talent pour l'enseignement, ou pour occuper des places importantes. Ils exercent une grande influence. Le Seigneur leur en demandera compte. D'autres auront peut-être une grande habileté dans les affaires financières. Ils possèdent un bon jugement pour traiter des marchés. Ils réussissent dans leur commerce, ou dans l'exercice de leur profession. S'ils prennent une ferme ils s'entendent à la faire valoir, s'ils s'occupent à acheter et à revendre, ils réussissent à cause de leur prévoyance et de leur tact dans les affaires.

Ces personnes exercent leur habileté dans les affaires financières pour se réaliser des capitaux, se bâtir de belles maisons, s'acheter des carrosses magnifiques, se procurer de beaux vêtements, et pour faire bonne chère, et si quelqu'un leur suggère un autre emploi de leurs richesses, elles disent:

Toutes ces choses ne m'appartiennent-elles pas réellement? Ne les ai-je pas gagnées, ne les ai-je pas faites? Quelqu'un a-t-il le droit de faire quelque objection concernant l'usage que je veux en faire? Mais doucement, mon frère. Qui vous a donné l'habileté pour obtenir ces choses? N'est-ce pas Dieu? Voici ce qu'écrivait l'apôtre dans 1 Cor. 4: 7: «Car de qui vient la différence entre toi et un autre? Et qu'as-tu, que tu n'aies reçu? Et si tu l'as reçu, pourquoi t'en glorifies-tu, comme si tu ne l'avais point reçu? Dieu fait-il acception de personnes? Vous a-t-il favorisé plus que d'autres et vous a-t-il donné cette habileté simplement pour votre propre honneur et votre propre satisfaction? ou s'il vous a accordé ces talents afin que vous puissiez acquérir des biens pour aider à sa cause?»

Ecoutez ce que dit la parole de Dieu à ce sujet; elle est très-claire et très-positive: «Et de peur qu'après que tu auras mangé, et que tu auras été rassasié, et que tu auras bâti de belles maisons, afin d'y habiter, et que ton gros et menu bétail sera accru, et que ton argent et ton or seront multipliés, et que tout ce que tu auras sera augmenté» «que tu ne dises en ton cœur: Ma puissance et la force de ma main m'ont acquis tous ces biens. Mais tu te souviendras de l'Eternel, ton Dieu; car c'est lui qui te donne de la force pour acquérir des biens.» Deut. 8: 12, 13, 17, 18.

Nous maintenons que si le Seigneur appelle un homme à prêcher l'évangile, et lui donne du talent pour cette œuvre, il en appelle certainement un autre, et lui donne de l'adresse pour acquérir des biens au moyen desquels il peut soutenir le premier dans la prédication de l'Evangile. C'est ce que Paul affirme dans Rom. 12: 4-8. Il énumère les différents dons répartis aux membres de l'église de Christ, tels que le don de prophétiser, de prêcher, d'enseigner, ou d'exhorter, et aussi celui de distribuer libéralement.

Un homme est doué et appelé de Dieu à être ministre. Il quitte toute occupation concernant les affaires de la vie présente et consacre toutes ses facultés à cette œuvre importante. Il ne prend point de temps pour planter, ou pour bâtir ni pour exercer un métier quelconque, pour gagner de l'argent, cependant il faut que sa famille soit nourrie et entretenue. Il faut qu'il ait des livres, que ses dépenses de voyage soient payées et sa famille soutenue. Il doit être aidé. Voici un autre frère qui possède aussi des talents, mais d'une autre nature. Il n'a point le don d'enseigner ou de prêcher; mais il a le talent de gagner de l'argent et de le faire honnêtement. Le Seigneur appelle ce frère à gagner de l'argent et à en employer une partie pour le soutien de celui qui consacre sa vie au ministère.

Parce qu'un homme est doué de capacité pour prêcher l'évangile, Dieu l'appelle-t-il à quitter sa maison et sa famille, à travailler jour et nuit, été et hiver, sept jours par semaine, et à passer sa vie au milieu des étrangers? Oui, Dieu l'appelle à cela, et un grand nombre l'ont fait, et le font actuellement, et nous croyons qu'ils ne font que leur devoir. Mais voilà un autre frère qui a des avantages temporels et de l'habileté dans les affaires financières. Le Seigneur n'exige-t-il de lui aucun sacrifice? A-t-il le droit d'employer cette capacité simplement pour son bien-être et sa propre satisfaction afin de se procurer un séjour commode et agréable et d'amasser des richesses? Il y en a qui le pensent, mais ils sont dans l'erreur et sous l'effet d'une grande déception. Les richesses ont aveuglé

leurs yeux. Si de temps en temps ils sont invités à donner quelque chose, pour le soutien de l'Evangile, cela leur paraît très-difficile. Quant à faire des sacrifices ou à pratiquer le renoncement à eux-mêmes afin d'économiser pour pouvoir aider à la cause de Dieu, ils n'y pensent jamais. Après s'être procuré tous les comforts possibles et même du superflu, alors s'il leur reste quelques mille francs, ils pensent qu'ils feront très-bien d'en donner une portion. Un grand nombre de personnes se bercent dans la pensée de posséder un jour le ciel, tout en ayant directement contre eux de nombreux passages de l'Ecriture qui les condamnent. Des appels réitérés ont été faits dans le but d'obtenir de l'aide dans la cause de Dieu, mais leurs cœurs et leurs mains sont restés fermés. J. W.

## RÉPONSE A UN INSTITUTEUR.

### PREMIÈRE PARTIE.

UN correspondant, instituteur de profession, ayant reçu quelques numéros de notre journal, nous écrit pour nous exprimer ses remerciements et en même temps pour exposer ses objections aux vues que nous retenons concernant le sabbat et quant à l'homme de péché. Voici sa première déclaration concernant le Sabbat: Si nous devions sanctifier un jour parce que Dieu a sanctifié le septième jour, alors nous devrions certainement sanctifier le samedi, car le dimanche ne peut en aucune manière le remplacer. Mais notre ami devrait comprendre que la sanctification du septième jour est la seule raison assignée dans la Bible pour l'observance d'un Sabbat hebdomadaire. Mais il dit que Dieu n'a pas commandé d'observer le Sabbat au commencement et qu'il se pourrait que des hommes tels que Noé et Abraham ne sussent pas même que Dieu eût sanctifié le septième jour, puisque le livre de la Genèse ne fut révélé qu'à Moïse, et que ce n'était par conséquent qu'aux enfants d'Israël qu'il fut commandé d'observer le Sabbat.

Notre ami se trompe quand il dit que Dieu ne commanda pas l'observance du septième jour au commencement. Dans Gen. 2: 2, trois choses sont énoncées. 1. Dieu se reposa au septième jour de toute son œuvre. 2. Il plaça sa bénédiction sur le septième jour parce qu'en ce jour là, il s'était reposé. 3. Il sanctifia le septième jour, ce qui signifie qu'il le mit à part pour un saint usage. Or l'acte de mettre à part le septième jour pour un saint usage ne peut signifier qu'une seule chose. Dieu ne pouvait pas sanctifier le septième jour sans donner à Adam, chef de la race humaine, le commandement que ce jour ne soit employé qu'à un saint usage. Les six jours pendant lesquels Dieu avait travaillé pouvaient être employés par l'homme aux devoirs ordinaires de cette vie, mais le septième jour pendant lequel Dieu s'était reposé devait être consacré à un saint usage en mémoire de ce repos. Il y avait là un commandement donné en faveur du septième jour, à la fin de la première semaine du temps.

Mais notre ami pense que Noé et Abra-

ham ignoraient le commandement du Sabbat que Dieu avait donné à Adam. La période entière depuis la création jusqu'au déluge était de 1656 ans. Adam vécut 930 ans et Noé avait 600 ans lorsque le déluge vint. Donc, une période de 126 ans s'écoula entre la mort d'Adam et la naissance de Noé. Mais le chapitre cinq de la Genèse montre que Noé avait parfaitement les moyens de connaître les vérités et les devoirs que Dieu avait révélés à Adam. Noé eut le privilège de converser pendant une longue période de temps, avec six de ses ancêtres, chacun desquels avait, pendant plusieurs années, communiqué avec Adam. Ainsi Enos fut contemporain de son grand-père Adam pendant 695 ans, et quand Enos mourut, Noé avait 84 ans. Caïnan, fils d'Enos, avait 606 ans quand Adam mourut, et à la mort d'Enos, Noé avait 179 ans. Mahalaléel naquit 535 ans avant la mort d'Adam, et il vécut jusqu'à ce que Noé eût atteint l'âge de 235 ans. Jéréed son fils était âgé de 470 ans à la mort d'Adam, et il vécut jusqu'à ce que Noé eût atteint l'âge de 366 ans. Méthuséla, petit-fils de Jéréed, était âgé de 243 ans lorsque Adam mourut, et il vécut jusqu'à ce que Noé eût atteint l'âge de 600 ans. Lémec avait 56 ans à la mort d'Adam, et il vécut jusqu'à l'année 595 de la vie de Noé.

Notre ami qui est sans doute fort en arithmétique, trouvera que le chapitre cinq de la Genèse est une étude très-profitable; et il verra que Noé eut le privilège de converser avec six générations de ses ancêtres dont chacune avait conversé avec Adam pendant une longue période. Noé donc ne pouvait ignorer le fait que Dieu avait commandé à Adam d'honorer le septième jour en mémoire de la création des cieux et de la terre.

Considérons maintenant le cas d'Abraham. Un seul chaînon était nécessaire pour mettre en rapport Noé avec Adam, et deux chaînons suffisaient pour mettre en communication Abraham avec Adam. Ainsi Noé pouvait être en relation avec Méthuséla qui avait conversé avec Adam, et Abraham pouvait converser avec Sem qui avait conversé avec Méthuséla. Car Méthuséla était âgé de 243 ans lorsque Adam mourut; et Sem qui avait 98 ans à la mort de Méthuséla, vécut jusqu'à ce qu'Abraham eût atteint l'âge de 150 ans, et jusqu'à ce qu'Isaac eût 50 ans. Ainsi tandis que Noé pouvait converser avec plusieurs générations, dont chacune avait pendant bien des années conversé avec Adam, Abraham pouvait converser avec Sem, fils de Noé, qui, presque pendant un siècle, avait été contemporain de Méthuséla, lequel avait lui-même été contemporain d'Adam pendant 243 ans.

Notre correspondant dit que ce ne fut qu'aux Israélites que le commandement d'observer le Sabbat fut donné. Mais nous avons montré que Dieu fit le Sabbat à la création et qu'il commanda à Adam, chef de la race humaine, de l'observer; et nous avons montré que les patriarches ne pouvaient ignorer ce commandement. Christ dit que le Sabbat fut fait pour l'homme

(Marc 2:27), et nous avons montré qu'il fut fait à la création plus de 2000 ans avant que le peuple hébreu existât.

Notre ami pense aussi que, si les chrétiens devaient observer le quatrième commandement, les apôtres auraient pris une décision à cet égard dans le Concile de Jérusalem. Actes 15. Mais la question qui fut considérée à cette occasion n'était pas la loi morale en général, ni le quatrième commandement en particulier; elle se rapportait à la loi cérémonielle, et au sujet de la circoncision. Certaines personnes, ayant visité les églises que Paul avait établies parmi les Gentils, trouvèrent que ces chrétiens gentils n'étaient point circoncis, et ils firent immédiatement une accusation contre Paul à cet effet. Ce fut cette difficulté qui nécessita le Concile de Jérusalem. S'ils avaient trouvé les chrétiens gentils violant le Sabbat, cette transgression aurait occasionné une plus forte censure de leur part que l'action de négliger le rite de la circoncision. Mais il ne s'éleva aucune plainte de ce genre, ce qui prouve qu'il n'existait aucune raison pour une telle plainte. Le concile décida que la circoncision et la loi cérémonielle, dont elle forme une partie, n'étaient pas obligatoires pour les Gentils.

La loi morale est appelée par Jacques (2:8-12), la loi royale, ou la loi de la liberté. Mais la loi que le concile considéra est appelée par Pierre un joug que ni eux, ni leurs pères ne pouvaient porter. Actes 15:10. Il n'était pas nécessaire pour les apôtres d'établir l'autorité de la loi morale, car cette loi est aussi ferme que le trône de Dieu dans le ciel, et ils y étaient eux-mêmes soumis. Voici les choses que le concile écrivit aux Gentils: 1. De s'abstenir de ce qui était sacrifié aux idoles. 2. De ne pas manger du sang. 3. De ne pas manger des choses étouffées. 4. De ne pas commettre la fornication.

La première et la dernière de ces prohibitions sont comprises dans le deuxième et le septième commandement, mais ni l'une ni l'autre ne renferment toutes les choses que ces commandements défendent. Ceux qui enseignent que nous ne devons pas suivre les dix commandements autrement que dans les choses spécifiées par ce concile doivent affirmer que l'apôtre met de côté, non-seulement le quatrième commandement, mais huit des dix commandements, et même les parties les plus importantes des deux autres. L'objection que l'on présente contre le Sabbat est également valide contre toute la loi de Dieu, et nous espérons que notre correspondant n'est pas disposé à abroger tous les commandements de Dieu, afin de se débarrasser du quatrième.

Il cite Col. 2:14-17 comme étant une autorité pour rejeter le quatrième commandement. Mais si ce passage se rapporte au septième jour, alors les dix commandements ont été cloués à la croix de Christ, et entièrement annulés. Et s'ils ont été entièrement annulés, nous avons le droit, non-seulement de violer le quatrième commandement, mais de transgresser tous les commandements de Dieu. Mais si notre ami veut lire ce chapitre avec soin, il verra que l'apôtre ne parle point de la loi morale, mais de la loi cérémonielle, car il l'appelle une loi consistant en ordonnances, qui nous était contraire, et qui n'était qu'une ombre des choses à venir. Cette loi se rapportait aux sacrifices et aux offrandes, aux viandes et aux breuvages, aux nouvelles lunes, aux jours de fête et aux sabbats annuels qui étaient au nombre de sept. Dans l'original, l'apôtre parle de sabbats au pluriel, et dans Lévit. 23, sept de ces sabbats

sont mentionnés. Ils tombaient certains jours assignés du mois sans égard au jour de la semaine. Aucune de ces choses n'est contenue dans les dix commandements.

Si Paul avait eu le désir de nous dire que les dix commandements avaient été abolis, il aurait dit: Que personne ne vous juge concernant l'idolâtrie, le blasphème, la profanation du Sabbat de l'Eternel, la désobéissance aux parents, le meurtre, l'adultère, le vol, les faux témoignages et la convoitise. Il ne nomme aucune de ces choses, mais il parle seulement des choses contenues dans cette loi qui était une ombre des biens à venir. Notre ami ne peut-il pas comprendre cela?

Notre correspondant n'a aucune sympathie pour les personnes qui appliquent au premier jour de la semaine, les passages qui parlent de la sainteté du Sabbat de l'Eternel, car il voit l'injustice d'une telle application. Mais il pense qu'il est nécessaire d'observer le premier jour de la semaine comme jour de repos afin qu'il ait du temps pour adorer Dieu, et qu'il ne scandalise pas ceux qui croient à la sainteté de ce jour. Mais si un jour doit être observé en s'abstenant de tout travail et en le consacrant d'une manière particulière au culte de Dieu, pourquoi Dieu a-t-il aboli le jour qu'il avait sanctifié dans ce but avant la chute de l'homme? Un jour mis à part par l'autorité humaine vaut-il mieux qu'un jour établi par le commandement divin? Mais comment notre ami sait-il que Dieu a abrogé le quatrième commandement? Il n'a donné sur ce point aucune preuve qui puisse soutenir examen.

L'œuvre de l'Evangile n'est point d'abolir la loi de Dieu, mais d'écrire cette loi dans le cœur de tout homme converti. Quand les hommes auront la loi de Dieu écrite dans leurs cœurs, ils ne parleront jamais contre elle de leurs lèvres, car «de l'abondance du cœur la bouche parle.» Dans notre prochain numéro, nous examinerons ce que dit notre ami concernant l'homme de péché.

J. N. A.

#### CHRISTIANA, NORVÈGE.

FRÈRE Matteson continue à travailler avec succès dans cette ville, et dans les localités environnantes. Il dit que le peuple manifeste un grand intérêt dans le sujet de l'immortalité par Christ. L'œuvre de l'école du Sabbat prospère. Pour la seconde fois, un de nos frères a été appelé à comparaître devant le magistrat pour n'avoir pas envoyé ses enfants à l'école le jour du Sabbat. Le directeur de l'école a demandé qu'il fût mis à l'amende. Mais notre frère a présenté le catéchisme de l'église luthérienne qui enseigne que les dix commandements sont perpétuellement obligatoires, et que Dieu punira sévèrement ceux qui les transgressent, tandis qu'il bénira grandement tous ceux qui y obéissent. Il demanda au juge de dire lui-même si, en sanctifiant le septième jour, il n'avait pas agi d'après cet enseignement. Le juge répondit qu'il avait en effet suivi l'enseignement du catéchisme. Ensuite, il prit des informations concernant notre église et notre foi, et le système d'enseignement employé dans notre école du Sabbat; sur quoi, notre frère fut de nouveau renvoyé sans avoir été mis à l'amende.

Frère Matteson et Jaspersen ont commencé à travailler de nouveau en Danemark. Nos frères Rosqvist et Tockzelius rencontrent quelque succès en Suède. D'autres travaillent en Norvège comme colporteurs.

Les temps difficiles, le salaire des ouvriers excessivement faible, les lourds impôts et la nécessité de payer les dîmes et les offrandes à l'église nationale, telles sont les principales difficultés que rencontre frère Matteson dans son œuvre, difficultés qui surchargent grandement le peuple. Il est gêné par le manque d'éducation et de civilisation qui prévaut dans les campagnes. Les amis de la cause à Christiana ont contribué noblement à soutenir l'œuvre.

Les frères d'Amérique lui ont aidé matériellement en payant pour faire envoyer le journal à leurs amis. Un frère du Texas vient de lui envoyer le montant de 103 abonnements pour trois mois.

### École du Sabbat.

#### QUESTIONS BIBLIQUES POUR ÉCOLES ET FAMILLES.

##### LEÇON XI.

###### RÉCAPITULATION DES PREUVES.

1. COMMENT prouvez-vous que le premier royaume de cette prophétie était Babylone?
2. Comment prouvez-vous que le second royaume de cette prophétie était celui des Mèdes et des Perses?
3. Comment prouvez-vous que le troisième était la Grèce?
4. Comment prouvez-vous que le quatrième était Rome?
5. Comment prouvez-vous que le royaume de Babylone était universel?
6. Comment prouvez-vous que le royaume médo-persan était universel?
7. Comment prouvez-vous que le royaume des Grecs était universel?
8. Comment prouvez-vous que le royaume de Rome était universel?
9. Pouvez-vous prouver que la petite corne du chapitre sept représente la papauté?
10. Quelle est la première preuve?—Voyez la Leçon I.
11. Quelle est la deuxième preuve?—Voyez la Leçon II.
12. Quelle est la troisième preuve?—Voyez la même leçon.
13. Comment était-elle différente des autres?
14. Quels pouvoirs furent «arrachés» ou enlevés de devant elle?

##### LEÇON XII.

###### SUITE DE LA RÉCAPITULATION DES PREUVES.

1. Comment prouvez-vous que la petite corne du chapitre 8 représente le quatrième royaume ou l'empire romain? Rép. Parce qu'elle remplit toutes les conditions de la prophétie.
2. Comment cette corne accomplit-elle chacune des conditions suivantes? (1) Concernant la manière de son élévation. Verset 9. (2) Le temps de son élévation. Verset 23. (3) La description des envahisseurs. Verset 23. (4) Le fait qu'elle devint *excessivement grande*, c'est-à-dire, plus grande que toutes celles qui l'avaient précédée. Dan. 2:40; 7:7, 23; Histoire de Rome. Verset 9. (5) La direction de ses conquêtes. Verset 9. (6) Son action de faire de prodigieux dégâts. Verset 24. (7) Celle de jeter par terre les étoiles et l'armée. Verset 10. (8) De détruire le peuple saint. Verset 24. (9) De s'agrandir jusqu'au Chef de l'armée. Verset 11. (10) De résister contre le Seigneur des seigneurs. Verset 25. (11) De jeter la vérité par terre. Verset 12. (12) Concernant sa succession

à l'empire grec. (13) La manière de sa chute. Comparez le verset 25 avec les chapitres 2 : 34 et 7 : 11.

3. Quel est le roi que quelques-uns pensent être représenté par la petite corne? Rép. Antiochus Epiphane.

4. Le royaume d'Antiochus Epiphane était-il plus grand que celui des Mèdes et des Perses ou que celui des Grecs? Il leur était de beaucoup inférieur.

5. Était-il universel? Il ne l'était pas.

6. Étendit-il ses conquêtes vers l'Orient, vers le Midi, et vers le pays de la gloire? Non, il ne le fit pas.

7. Ne fit-il aucune conquête?

8. Comment obtint-il son royaume? Il entra en possession d'un royaume déjà établi, et Sir Isaac Newton dit « qu'il ne l'agrandit pas. »

9. Résista-t-il contre le Seigneur des seigneurs? Rép. Il mourut 164 ans avant la naissance de Christ.

#### SEPTIÈME SECTION.—Les 2300 Jours.

##### LEÇON I.

###### ANALYSE DU CHAPITRE HUIT.

1. A quoi le chapitre huit de Daniel est-il consacré? Rép. Ce chapitre renferme une narration et une interprétation d'une vision merveilleuse du prophète.

2. Combien la narration comprend-elle de versets?

3. Combien l'interprétation en comprend-elle?

###### LA NARRATION.

4. Que comprend la narration? Rép. (1) Une courte introduction, verset 1, 2; (2) L'histoire du Bélier, versets 3, 4; (4) L'histoire du Bouc, versets 5-8; (4) L'histoire de la Petite Corne, versets 9-12; (5) Une question et une déclaration très-importante concernant le temps prophétique, versets 13, 14.

5. Que comprend l'introduction? Rép. Des faits accidentels concernant le temps, le lieu, etc.

6. Récitez l'introduction.

7. Que comprend l'histoire du bélier? Rép. (1) Sa description; (2) ses conquêtes; (3) son pouvoir; et (4) sa prospérité.

8. Racontez l'histoire du bélier selon les classifications faites ci-dessus.

9. Que comprend l'histoire du bouc? Rép. (1) La manière de son apparition; (2) sa description; (3) son attaque contre le bélier; (4) le combat; et (5) les changements qui se produisirent dans le bouc.

10. Racontez l'histoire du bouc selon les particularités mentionnées, et indiquez chaque verset.

11. Que comprend l'histoire de la petite corne? Rép. (1) Le récit de son origine; (2) de ses conquêtes; (3) de son pouvoir et de sa cruauté; (4) de son orgueil et de son arrogance; (5) de sa méchanceté et de sa prospérité.

12. Racontez de la même manière l'histoire de la petite corne.

13. Quelle question importante fut faite concernant la durée de la vision? Vers. 13.

14. Ne fut-il fait aucune question directe à celui qui faisait la question?

15. Quelle déclaration prophétique fut faite à Daniel? Verset 14.

##### LEÇON II

###### L'INTERPRÉTATION.

1. Qu'arriva-t-il lorsque Daniel eut vu la vision et qu'il en eut cherché la signification? Verset 15.

2. Qu'entendit Daniel? Vers. 16.

3. Où entendit-il cette voix?

4. A qui cette voix s'adressa-t-elle?

5. Que fut-il dit à Gabriel?

6. L'ange commença-t-il immédiatement à accomplir sa commission? Verset 17.

7. Qu'éprouva Daniel lorsque Gabriel s'approcha de lui? Même verset.

8. Que dit l'ange au prophète?

9. Dans quel état se trouvait Daniel pendant que l'ange lui parlait? Vers. 18.

10. Que lui fit l'ange? Même verset.

11. Que dit alors Gabriel à Daniel? Verset 19.

12. Quelle explication donna-t-il concernant le symbole du bélier? Verset 20.

13. Quelle explication donna-t-il touchant le bouc? Verset 21.

14. Quelle explication donna-t-il à l'égard du changement remarquable qui s'opéra dans le bouc, pendant que Daniel le contemplant? Verset 22.

15. Quelle explication donna-t-il concernant la petite corne? Versets 23-25.

16. Quelle partie importante de la vision fut à ce temps laissée sans explication? Rép. La grande période prophétique des 2300 jours.

17. Pourquoi Gabriel ne l'expliqua-t-il pas alors au prophète? Rép. Probablement parce qu'il ne pouvait pas le supporter à ce temps-là; car Daniel fut tout défait et malade pendant quelques jours. Voyez le verset 27.

G. H. BELL.

## A LA JEUNESSE.

### ALEXANDRE LE GRAND.

#### SON ENFANCE ET SA JEUNESSE.

PAR JACOB ABBOT.

##### PREMIER ARTICLE.

ALEXANDRE LE GRAND n'avait que trente deux ans lorsqu'il termina sa carrière. A peine âgé de vingt ans, il avait commencé son règne et sa vie de conquêtes. Il ne régna que douze ans. Napoléon resta presque trois fois aussi longtemps sur le champ de l'action.

Malgré la petite durée de la carrière d'Alexandre, il accomplit, durant cette courte période une série de brillants exploits si hardis, si romantiques, dans lesquels il eut des aventures si extraordinaires au milieu des scènes les plus majestueuses et les plus splendides, que le monde entier le considéra alors avec étonnement, et que depuis, de génération en génération, on a continué à lire son histoire avec le plus grand intérêt et la plus grande attention.

C'était dans le caractère d'Alexandre que se trouvait le secret de son succès. Il possédait une certaine combinaison d'attractions personnelles et morales, lesquelles à tout âge donnent à ceux qui en sont doués un ascendant mystérieux et presque illimité sur tous ceux qui subissent leur influence. Ces qualités caractérisaient Alexandre dans une mesure remarquable. Il avait une taille élégante et des manières agréables. Il était actif, athétique et plein d'ardeur et d'enthousiasme dans tout ce qu'il faisait. Il était en même temps calme et réfléchi dans les circonstances difficiles nécessitant de la prudence, pensif et prévoyant concernant la portée et les conséquences de ses actions. Il était doué d'une affection ardente; il était reconnaissant pour les bontés qu'on lui témoignait, plein d'égards et de respect pour les sentiments de tous ceux qui

avaient des rapports avec lui, de fidélité pour ses amis, et de générosité envers ses ennemis. En un mot, il avait un caractère noble quoiqu'il consacra malheureusement ses facultés à la guerre et à la conquête. Il vivait en effet dans un siècle où les plus grandes facultés physiques et morales trouvaient à peine d'autre champ d'activité que celui des armes. Il commença sa carrière avec une grande ardeur, et la position dans laquelle il se trouva lui fournit l'occasion de s'y produire avec éclat.

Dans la situation où Alexandre se trouvait placé, plusieurs circonstances réunies lui procurèrent l'occasion de mettre en exercice ses capacités extraordinaires. Son pays natal était situé sur les confins de l'Europe et de l'Asie. Alors comme maintenant, l'Europe et l'Asie étaient distinguées par deux genres de civilisation et de vie sociale bien différents. Le côté asiatique était occupé par les Perses, les Mèdes et les Assyriens; le côté européen, par les Grecs et les Romains. Les peuples de ces deux pays étaient séparés par les eaux de l'Hellespont, de la Mer Egée et de la Méditerranée, ainsi qu'on le verra sur la carte. Ces mers formaient une sorte de barrière naturelle qui empêchait les deux races de se réunir. Ces races formaient par conséquent deux vastes organisations distinctes, très-différentes l'une de l'autre et naturellement rivales et ennemies.

Il est difficile de dire laquelle des deux civilisations était la plus avancée. Elles étaient si différentes qu'il est presque impossible de les comparer. Du côté asiatique régnaient la richesse, le luxe et la splendeur; du côté européen, l'énergie, le génie et la force. D'un côté on voyait de vastes cités, des palais et des jardins dont la splendeur faisait l'admiration du monde; de l'autre, de hautes citadelles, des ponts et des routes militaires, et des villes compactes et bien munies. Les Perses avaient d'immenses armées parfaitement équipées, avec des tentes magnifiques, des chevaux élégamment caparaçonnés, des armes et des munitions de guerre très-bien confectionnées, et des officiers somptueusement vêtus et accoutumés à une vie de luxe et de splendeur. Les Grecs et les Romains au contraire étaient fiers de leurs troupes compactes, endurcies par la fatigue et parfaitement disciplinées. Leurs officiers ne se glorifiaient pas dans le luxe et la magnificence, mais dans le courage, dans la fermeté et dans l'obéissance implicite de leurs troupes, aussi bien que dans leur propre science, leur adresse, leur force et leur habileté militaires. Ainsi il existait dans ces deux parties du monde une bien grande différence dans le système entier de l'organisation militaire et sociale.

Alexandre était né héritier du trône de l'un des royaumes grecs. Il possédait dans une mesure remarquable, l'énergie, l'esprit d'entreprise et l'habileté militaire qui caractérisaient si bien les Grecs et les Romains. Il organisa des armées, traversa les limites qui séparaient l'Europe de l'Asie, et passa les douze années de sa carrière dans l'incursion militaire la plus triomphante, au cœur même de la puissance de l'Asie, détruisant les armées asiatiques, s'emparant des villes les plus splendides, faisant prisonniers les rois, les princes et les généraux qui s'opposaient à lui. Le monde entier considérait avec étonnement les rapides conquêtes du jeune guerrier accomplies si heureusement et avec une si petite armée.

Philippe, père d'Alexandre, était roi de Macédoine. Ce royaume, situé au nord de la Grèce, était à peu près aussi grand que

la Suisse. Le nom de la mère d'Alexandre était Olympias. Elle était fille du roi d'Épire. Le royaume d'Épire, un peu plus petit que la Macédoine, était situé à l'ouest de ce dernier pays. Olympias était une femme d'un caractère très-fort et très-décidé. Alexandre, semble-t-il, hérita de son énergie, mais à l'énergie et à la fermeté il joignait d'autres qualités plus attrayantes que sa mère ne possédait pas.

Comme prince, il était naturellement à la cour de son père un personnage très-important. Chacun savait qu'à la mort de Philippe, il deviendrait roi de Macédoine, et en conséquence sa jeunesse fut entourée de beaucoup de soins et d'attention. Tous ceux qui le connaissaient pouvaient voir se développer chez lui avec l'âge, les qualités extraordinaires de son esprit et de son caractère, qui semblaient indiquer, dans un âge encore tendre, sa future grandeur.

Quoique prince, il ne fut pas élevé dans des habitudes de luxe et de mollesse : cela aurait été contraire à toutes les idées des Grecs dans ce temps-là. Il n'existait point alors d'armes à feu, de sorte que dans une bataille, les combattants ne pouvaient pas, comme de nos jours, se tenir tranquilles à distance de l'ennemi déchargeant de sang-froid leur fusils ou leurs canons. Anciennement dans les batailles, les soldats se précipitaient les uns contre les autres, et combattaient corps à corps, dans un combat serré, avec des épées, des lances, ou d'autres armes dont le maniement exigeait une grande force personnelle, de sorte que la bravoure impétueuse et la force musculaire étaient les qualités qui généralement décidaient de la supériorité des combattants.

Les devoirs des officiers sur le champ de bataille étaient aussi bien différents alors, de ce qu'ils sont maintenant. *De nos jours* un officier doit être calme, réfléchi et tranquille. Son affaire est de tirer des plans, de calculer, de diriger, et d'arranger, cela même dans des circonstances du danger le plus imminent ; en outre il doit posséder un grand empire sur lui-même et un courage intrépide. Mais il n'a pas souvent l'occasion de déployer une grande force physique.

Autrefois, cependant, la grande affaire des officiers, dans tous les grades inférieurs, était de conduire les soldats, et de leur donner eux-mêmes l'exemple en accomplissant des actes de valeur. Sans doute on considérait comme une chose extrêmement importante que l'enfant destiné à être général devint fort et robuste dès ses plus jeunes années, et qu'il fût accoutumé aux privations et à la fatigue. Dans les premières années de la vie d'Alexandre, son éducation physique surtout reçut le plus de soins.

Lannice, c'était le nom de la bonne à qui fut confié notre héros dans son enfance, fit tout ce qui était en son pouvoir pour donner de la force et de la hardiesse à sa constitution, néanmoins elle le traitait avec bonté et douceur. Alexandre s'attacha fortement à elle, et la traita avec de grands égards aussi longtemps qu'il vécut. On lui donna aussi un instituteur, nommé Léonnatus qui eut le soin général de son éducation dans ses premières années. Dès qu'il fut assez âgé pour apprendre, on lui donna aussi un précepteur pour lui enseigner toutes les branches de la science que l'on enseignait ordinairement aux jeunes princes dans ce temps-là. Le nom de ce précepteur était Lysimnaque.

On n'avait point de livres imprimés, mais il existait quelques écrits sur des rouleaux de parchemins ; on apprenait aux jeunes écoliers à lire ces écrits. Quelques-uns étaient des traités de philosophie, d'autres,

des histoires romantiques, narrant les exploits des héros de ces temps-là, avec beaucoup d'exagération et d'embellissements sans doute. Il y avait aussi quelques poèmes, encore plus romantiques que les histoires, quoique traitant généralement des mêmes sujets. Les plus grandes productions de ce genre étaient les écrits d'Homère, ancien poète qui avait vécu et écrit quatre ou cinq cents ans avant le temps d'Alexandre. Le prince était enchanté des contes d'Homère. Ces contes sont les récits des exploits et des aventures de certains grands guerriers au siège de Troie, siège qui dura dix ans, et ils sont écrits avec tant de beauté et de force, ils contiennent des délinéations de caractères si admirables, des descriptions d'aventures romanesques si animées et des scènes si pittoresques et si remarquables, qu'ils ont toujours été admirés par tous ceux qui ont appris à comprendre le langage dans lequel ils ont été écrits.

Alexandre pouvait comprendre ces récits avec facilité, vu qu'ils étaient écrits dans sa langue maternelle. Il était vivement intéressé aux narrations elles-mêmes, et le style doux et roulant dans lequel ces vers étaient écrits lui plaisait particulièrement. La dernière partie de son éducation fut confiée aux soins d'Aristote, l'un des plus éminents philosophes des anciens temps. Aristote fit préparer pour Alexandre une magnifique copie des poèmes d'Homère. Il recommanda qu'on les transcrivit avec une entière exactitude, et sous la forme la plus élégante. Alexandre portait cette copie avec lui dans toutes ses campagnes. Quelques années plus tard, lorsqu'il fit des conquêtes sur les Perses, il prit parmi les dépouilles, après une de ses victoires, une cassette à bijoux magnifique et d'un très-grand prix, qui avait appartenu au roi Darius ; Alexandre se décida à se servir de cette cassette pour y déposer sa magnifique copie d'Homère, et ainsi protégée il la porta toujours avec lui, dans toutes ses campagnes subséquentes.

#### UNE PRIÈRE EXAUCÉE.

Dans une maison de campagne agréablement située, à peu de distance de la petite ville de B. . . vivait M. L. . . C'était un digne homme, un chrétien pieux ; son épouse était une femme estimable ; elle était pour lui une compagne fidèle, lui aidant à élever pour le Seigneur, les enfants que Dieu leur avait donnés. Ils les avaient accoutumés de bonne heure à aller avec eux au pied de ce trône de grâce pour y chercher eux-mêmes, la sagesse et la force que donne le Seigneur.

Ceux qui connaissaient ces chers enfants ne pouvaient douter que les efforts ardents des parents n'eussent porté des fruits bénis. Ils étaient obéissants à leurs parents, aimables les uns envers les autres, et bienveillants et modestes envers les étrangers. L'intérieur de cette famille était le modèle des familles. Chaque chose était à sa place ; l'ordre et la propreté régnaient partout. Les domestiques, quoique parfaitement instruits à prendre soin de toutes choses et à employer leur temps fidèlement, savaient néanmoins apprécier le privilège d'être au service de cette famille chrétienne, et ne la quittaient pas à moins que ce ne fût pour des circonstances d'une nécessité absolue. Ceux qui aimaient et qui recherchaient les plaisirs et les amusements du monde ne pouvaient pas rester dans la maison de Mr L. Chaque jour, la famille entière se réunissait pour sonder avec soin la parole de

Dieu ; le travail du matin commençait par la prière. La journée était terminée de même. Ces moments étaient des moments de bénédiction, de rafraîchissement et de force. Le Seigneur se plaît à habiter avec de telles familles ; et s'il leur envoie des épreuves et des afflictions, il leur donne aussi la force de les supporter.

C'était une famille vraiment heureuse.

Le père s'imposait la tâche d'instruire ses enfants dans toutes les diverses branches de sciences nécessaires à une bonne éducation, tandis que la mère avait soin d'accoutumer ses filles de bonne heure à toute espèce de travaux domestiques.

C'était le temps de la moisson. Par une soirée orageuse, la tranquillité de cette paisible demeure fut interrompue par de violents coups de marteau résonnant sur la porte extérieure. Un domestique se hâta d'aller ouvrir, et vit, debout sur le seuil, deux hommes d'une fort haute taille. Ils lui présentèrent une lettre en lui disant d'un ton insolent : « Donnez cette note à votre maître et apportez-nous une réponse aussi promptement que possible ; nous l'attendons. Mais hâtez-vous ! »

Le domestique ne fut pas peu surpris à la vue des étrangers et de leur manière impérieuse, mais il promit d'obéir à leurs ordres et de revenir aussitôt que possible. Il se rendit immédiatement au salon où était réunie la famille, et remit la lettre ; mais il attendit, afin de lire sur l'expression du visage de son maître ce que pouvait signifier ce mystère, et quelle pouvait être la nature du contenu de cette lettre sinistre. La mère aussi et les enfants se groupèrent autour du père. Grande fut leur inquiétude lorsqu'ils virent le maître de la maison devenir très-pâle en lisant cette missive.

« Nous avons ici, dit-il, une lettre dont le contenu est loin d'être agréable. Mais, mes chéris, bannissez toute crainte ; car dans cette circonstance nous pouvons aussi dire : « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? » Armez-vous de courage, et je vous lirai la lettre :

« Monsieur, Le chef d'une bande nombreuse est devant votre maison, et exige qu'avant la pointe du jour, vous déposiez à la porte de votre jardin, la somme de fr. 75,000. En cas de refus, votre belle maison sera, cette nuit même, livrée aux flammes.— LE CHEF. »

« O Dieu du ciel ! » dit la mère en soupirant, dès que son mari eut fini de lire. Les enfants se mirent à pleurer, et les domestiques, qui, pendant ce temps, s'étaient tous réunis, tremblaient comme s'ils entendaient déjà le pétilllement des flammes ; le père seul était calme. Après quelques instants de réflexion, il prit la plume et écrivit ce qui suit :

« Monsieur, Votre ordre péremptoire demande une réponse décisive. Je ne me rendrai point à ce que vous exigez de moi. Si c'est selon le conseil de Dieu que ma maison devienne la proie des flammes, j'espère pouvoir dire : « Seigneur, que ta volonté soit faite ! » seulement, il est certain que vous n'avez point le pouvoir d'accomplir cela. Dieu est tout-puissant ; et quel que soit le dessein impie que vous ayez projeté, il règne. Agréez etc. L. »

Dans cet instant on entendit encore résonner le marteau sur la porte extérieure, et le domestique se hâta de porter aux étrangers la lettre de son maître. Ils la lurent à la faible lueur d'une lanterne, et d'un ton menaçant, ils dirent au domestique :

« Nos salutations amicales à votre maître ; bientôt nous lui présenterons nos compli-



## LES SIGNES DES TEMPS

BALE (SUISSE), JUILLET 1880.

## SOMMAIRE.

POÉSIE.—Un tendre Appel . . . . .	1
ARTICLES VARIÉS.—Comment le Concile du Vatican établit l'Infaillibilité du Pape . . . . .	1
Condition effrayante de la Turquie d'Asie . . . . .	2
Témoignage du Dr. Holland contre le Vin . . . . .	3
Ne mettez pas du Sable sur les Axes . . . . .	4
La Samaritaine . . . . .	4
Le Jour de l'Éternel . . . . .	5
Venez à Jésus . . . . .	6
Vérités importantes concernant l'Avènement de Christ . . . . .	6
La Médisance—La Flatterie . . . . .	7
Rapport Missionnaire de Bâle (Juin) . . . . .	16
ARTICLES DES RÉDACTEURS.—Réponse d'un Pasteur . . . . .	8
Pensées Critiques et Pratiques sur l'Apocalypse.—Explication du Chapitre 12.—L'Église sous la Dispensation Évangélique . . . . .	8
Les Dîmes et les Offrandes . . . . .	10
Réponse à un Instituteur . . . . .	11
Christiana, Norvège . . . . .	12
Le Sabbat dans le Sénat en France . . . . .	16
Congr. Intern. de la Tempérance à Bruxelles . . . . .	16
A LA JEUNESSE.—Alexandre le Grand . . . . .	13
Une Prière Exaucée . . . . .	14
ECOLE DU SABBAT . . . . .	12
NOUVELLES DIVERSES . . . . .	15

LES SIGNES DES TEMPS.—Nous offrons à nos lecteurs notre journal sous une forme nouvelle, laquelle nous l'é. pérons, leur sera plus agréable. Ce changement a occasionné du travail et des soins, et il ajoutera à nos dépenses, car pour chaque numéro la quantité des matières sera augmentée d'un huitième. Mais pour nos lecteurs le prix restera le même que par le passé. Nous avons beaucoup d'articles très-importants que nous espérons imprimer dans le volume que nous commençons; ces articles rendront ce volume plus intéressant qu'aucun de ceux qui ont déjà paru. Si nos amis approuvent ces choses, ne manifesteront-ils pas leur approbation en travaillant activement à étendre la circulation des SIGNES DES TEMPS ?

DIE STIMME DER WAHRHEIT.—Plusieurs de nos lecteurs ont vu cet excellent journal, publié en allemand à Battle Creek, Mich. États-Unis. Il traite des mêmes sujets que LES SIGNES DES TEMPS. Ceux qui désirent un tel journal en langue allemande trouveront que celui-là répondra à leurs besoins. Nous serons bien aises d'être les agents de ce journal, et ceux qui aimeraient s'y abonner peuvent le faire par nous. Nous en enverrons gratuitement quelques numéros comme spécimen à tous ceux qui en feront la demande. Le prix de l'abonnement est de fr. 3, 75 par an, ou par volume de 12 numéros.

LE CONCILE DU VATICAN.—Dans ce numéro, nous commençons l'histoire du Concile du Vatican en 1870. Nous devons cette histoire à la plume d'un écrivain distingué, et qui possède parfaitement toutes les informations sur ce sujet; il parle du catholicisme avec convenance et courtoisie, tout en montrant l'injustice et la tyrannie qui prévalurent dans le Concile. Ce Concile a de l'intérêt pour nous parce qu'il fut convoqué dans le but d'établir l'infailibilité du pape, et il décréta en effet qu'il est infailible. Avant que ce Concile eût lieu, on pouvait être bon catholique et nier l'infailibilité du pape, ainsi qu'un très-grand nombre des ca-

tholiques les plus intelligents le firent en effet; mais depuis ce temps, personne ne peut nier ce dogme sans se rendre coupable de péché mortel. C'est pourquoi, nous donnons à nos lecteurs les faits nécessaires pour qu'ils comprennent comment cette doctrine fut établie.

Avis.—Si parmi ceux qui ont récemment reçu notre journal, il y a des personnes qui soient désireuses d'entendre des prédications sur les sujets traités dans les colonnes de notre feuille, nous tâcherons de répondre à leur requête.

LA RÉDACTION.

## LE SABBAT DANS LE SÉNAT, EN FRANCE.

EN France, le Sénat a récemment fait quelques changements dans les lois concernant le dimanche. Un éminent Sénateur, M. Barthélemy Saint-Hilaire, a saisi cette occasion pour déclarer que le samedi, et non le dimanche, est le jour que les hommes doivent observer, s'il est permis à la Bible de décider cette question. Nous prenons ses remarques dans le journal intitulé, *Le Christianisme au XIX<sup>ème</sup> Siècle*, du 11 juin 1880. Il parle ainsi :

„Pour quel motif le jour du Sabbat, qui était le samedi, est-il devenu dans l'Église chrétienne le dimanche ?

„J'ai cherché vainement, dans les documents les plus autorisés, par exemple dans le catéchisme du Concile de Trente, et j'ajouterai dans celui de Montpellier, dans celui de Meaux, rédigé de la main du grand Bossuet, les motifs qui avaient pu déterminer l'église à faire ce changement; je ne les ai pas trouvés. Il est, en effet, fort embarrassant d'expliquer une chose qui résulte d'une sorte de tradition. Les chrétiens, probablement pour se distinguer des Juifs qui faisaient le jour du repos le Sabbat, c'est-à-dire le samedi, ont pris un autre jour, le dimanche. . . . Je dis que, bien que vous croyiez obéir à un commandement divin déposé dans des livres sacrés à vos yeux, et qui sont tout au moins profondément respectables aux yeux de tous les hommes intelligents et aux yeux de tous les philosophes, ce n'est pas le commandement de Dieu que vous observez ou prétendez observer.“

C'est pour nous une circonstance d'un profond intérêt qu'un homme si célèbre, placé dans un office aussi élevé que celui de sénateur, appelle l'attention sur le fait que le Sabbat n'est pas le premier jour de la semaine, mais le dernier. Il devrait suffire que la Bible l'ait dit, mais puisque la tradition a réussi à cacher cette vérité si évidente, nous sommes reconnaissants que cet homme distingué ait rendu un témoignage si positif en faveur de la vérité.

## RAPPORT MISSIONNAIRE DE BALE

POUR LE MOIS DE JUIN.

LES SIGNES DES TEMPS envoyés . . . . .	3819
Lettres imprimées envoyées . . . . .	819
Lettres missionnaires écrites . . . . .	14
Lettres missionnaires reçues . . . . .	30
Pages de traités distribués . . . . .	184
„Stimme der Wahrheit“ distribués . . . . .	50
„Good Health“ (Journal américain) . . . . .	8
Abonnements aux SIGNES . . . . .	11

Des amis qui s'intéressent à notre œuvre ont aussi payé pour 126 abonnements, afin que les journaux soient employés par notre Société Missionnaire de Bâle.

LA CONDITION DE LA TURQUIE.—Nous entendons que la ruine de l'empire turc est l'une des indications du prochain avènement de Christ prédites dans la prophétie. L'article que nous donnons dans ce numéro concernant la condition actuelle de la Tur-

quie sera d'un grand intérêt pour ceux qui étudient les Ecritures prophétiques.

ALEXANDRE LE GRAND.—Dans ce numéro, nous commençons une série d'articles sur l'histoire de cet homme remarquable. Ils ont été écrits pour l'instruction de la jeunesse, mais ils intéresseront tous nos lecteurs. Tous ceux qui interprètent la prophétie, à quelque dénomination qu'ils appartiennent, s'accordent à dire que le roi dont il est parlé dans Dan. 8 : 21, comme du premier roi de la Grèce, et dans Dan. 11 : 3, 4, comme d'un roi puissant, est Alexandre. L'histoire de ce puissant destructeur de la race humaine accomplit de la manière la plus remarquable la prophétie de Dan. 8 : 5-8, 21, 22; 11 : 3, 4.

LA TEMPÉRANCE.—Nous avons reçu le second numéro de ce journal trimestriel pour l'année 1880. Comme un grand nombre de nos lecteurs le savent cette publication est l'organe de la Société Française de Tempérance.

C'est un journal de 128 grandes pages et il contient beaucoup d'informations importantes se rapportant aux maux résultant de la fabrication et de l'usage des liqueurs enivrantes, et concernant le fait que l'ivrognerie est à l'ordre du jour dans bien des contrées. Il discute presque toutes les questions concernant le sujet de la tempérance. Ceux qui désirent ce journal doivent s'adresser à M. le Dr. Lunier, rue de l'Université, 6, à Paris.

## CONGRÈS INTERNATIONAL DE LA TEMPÉRANCE A BRUXELLES.

UN congrès sur le sujet de la tempérance s'assemblera à Bruxelles le 2 août prochain, et durera six jours. Ce congrès sera composé des amis de la tempérance les plus distingués des Îles Britanniques et du continent d'Europe. Cette assemblée sera composée des représentants des différentes sociétés de tempérance nationales et locales, et on espère que l'intérêt existant sur le sujet important de la tempérance sera grandement augmenté par leur action. Ainsi que nous le comprenons, ils discuteront toutes les questions se rapportant au sujet de l'ivrognerie, et concernant les meilleures méthodes à employer pour arrêter ses terribles ravages. Nous serions très-heureux si ce congrès était unanime pour recommander l'abstinence totale des liqueurs enivrantes, comme étant le seul chemin sûr pour tous les hommes. Ceux qui désirent prendre part à ce congrès feraient bien de correspondre avec le Rév. M. de Colleville D. D. Permanent International Temperance Commissioner, Brighton, Angleterre.

JETEZ vos soucis là où vous avez jeté vos péchés, dans les profondeurs de la mer, jetez-y aussi vos épreuves. N'ayez jamais une heure d'inquiétude dans votre esprit, sans la déposer dans le sein de votre Père céleste; aussitôt que l'épreuve apparaît, aussitôt confiez-la-lui. Rappelez-vous qu'aussi longtemps que vous tardez à confier à Dieu ce qui vous agite, aussi longtemps votre paix est troublée. Plus la gélée persistera, plus il est probable que l'é-tang sera pris.

—Si vous ne voulez pas que l'affliction vous visite deux fois, écoutez la première fois ce qu'elle vous enseigne.